A Alice Lemieux-Lévesque
et à Rosaire Dion-Lévesque

En témoignage de sincère amitié

I

CHANSONS

CHANSON INTELLECTUELLE

I

Oh! les processions blanches des Fêtes-Dieu,
Quand, au pas mesuré des prêtres et des vierges,
Elles vont déroulant, ruban broché de feu,
Leur long scintillement de tulles et de cierges!

Oh! les processions si claires dans les jours,
Ayant l'azur profond des cieux pour draperies,
Les gazons pour tapis, les mousses pour velours
Sous le soleil de juin fêtant leurs théories!

Oh! les processions si calmes dans les soirs,
Glissant comme en les flots de pacifiques voiles,
Tandis que chaque fleur ouvre ses encensoirs
Et que s'aligne en haut l'escorte des étoiles!

Les choristes rêveurs semblent des chérubins
Et l'auréole flotte à leurs boucles vermeilles;
Un même souffle pur effeuille aux pas divins
Les jeunes filles et les lis de leurs corbeilles.

Et toute l'âme vibre en sublime sursaut
Quand la custode, d'or et de gemmes sertie,
S'élève, et qu'un instant la face du Très-Haut
Met l'éclair du Sina dans l'ombre de l'Hostie.

II

En une vision d'idéale clarté,
De même, aux jours sombrés de mes ferveurs mystiques,
Dieu passait bénissant, par ses anges porté,
Aux arches de mon coeur comme en de saints portiques.

J'étais comme un naïf et calme reposoir
Emanant des parfums de fleurs immaculées,
Et sur ce trône ami Jésus venait s'asseoir
Au chant silencieux des extases ailées.

Mais la vie a muré le temple où je priais
Et le seuil dévasté s'est rempli de ténèbres;
Le sanctuaire croûle, et les anges mauvais
Sur l'autel sans flambeaux tournent en vols funèbres.

La tempête brutale en l'abside a glacé
La Foi, l'Amour, l'Espoir aux visions sereines,
Et les hymnes anciens, pleurant, ont délaissé
Les arceaux qu'ont emplis des plaintes souterraines.

Dans la procession sombre des vains désirs
Où marchent vaguement mes âpres destinées,
Le Rêve pour encens exhale des soupirs
Et jette des regrets comme des fleurs fanées.

De névrose, d'alarme et d'angoisse escorté,
Le Dégoût va traînant sa bannière livide,
Et, sans jamais bénir, dans ce coeur déserté
Le Doute, prêtre noir, porte l'ostensoir vide.

III

Et pourtant, sur la cime abrupte de l'Ennui
Où des maux sans pitié guettent ma triste veille,
Plus haut que la tempête et plus haut que la nuit
En mon coeur invincible une lumière veille.

Car toujours j'ai vécu fidèle, ô Vérité!
A ton amour jaloux, à ton culte suprême,
Et pour te posséder, Toi seule, j'ai quitté
Tout ce que l'on adore et tout ce que l'on aime.

J'ai cherché ton regard et mendié ta voix
Pour guides aux chemins sans soleil et sans terme,
Et si d'un geste dur tu me montrais la croix,
Je te suivais encor, le pas lourd, l'âme ferme.

Devant les autels d'or où ployaient mes genoux,
Sous les rites sacrés et l'ombre des symboles,
Sous l'arcane d'un Dieu révélé parmi nous,
C'est à Toi que mon coeur tressait des auréoles.

C'est Toi que j'adorais dans les Livres bénis,
C'est Toi que j'acclame dans la splendeur des fêtes,
Et j'écoutais ton verbe aux accents infinis
Dans la voix de Jésus et celle des prophètes.

Je t'aimais en ces mots, lueurs de ta clarté,
Appels où je croyais sentir ta douce amorce;
Mais en tout, plus que tout, c'est toi, ô Vérité!
Que je voulais ravir sous le signe ou l'écorce.

Par tout ce qui flambait en mon coeur de désirs,
Par tout ce qui roulait d'éclairs en ma pensée,
Pour surprendre tes pas divins, pour te saisir,
Vers Toi mon âme s'élançait, ô Fiancée!

Aussi, quand les anciens oracles se sont tus
Et qu'un à un sont morts dans le temple les cierges,
Quand les débris fumants des cultes abattus
Ont vu fuir la prière et les croyances vierges,

Tu m'es resté pourtant, ô mon cruel amour,
Toujours plus décevante et toujours plus divine;
La ténèbre s'est faite où j'attendais le jour:
N'importe, les yeux clos mon âme te devine.

Même si ma chair saigne aux griffes des cailloux,
Même si tu trahis l'amant naïf et sombre,
Devant ton froid autel je demeure à genoux
Et mon coeur obstiné chérit encor ton ombre.

IV

Aussi, souvent, au vol du Rêve, j'entrevois
Passer dans le soir gris des processions blanches,
Comme les défilés mystiques d'autrefois
Où les fleurs devant Dieu tombaient en avalanches.

Lents cortèges, dont le silence est solennel,
Comme celui des nefs sur une mer calmée,
Et qui vont, l'oeil fixé vers un but éternel
Qu'un astre leur montra dans la nuit enflammée.

Ce sont tous les épris du Vrai, tous les penseurs,
Prêtres venus trop tôt d'un culte trop austère;
Ils marchent, par la main tenant leurs jeunes soeurs,
Les âmes que l'Idée attire à son mystère.

Ceux qui virent d'abord l'aube des lendemains;
Ceux qui, bons travailleurs sans salaire et sans joie,
Dans la pensée informe ouvrirent des chemins
Où longtemps après eux la foule se déploie.

C'est Socrate, ébranlant l'arche des anciens dieux
De ses mains que convulse et crispe la cigüe;
Sénèque le Stoïque, aux mythes orgueilleux
Décochant la Raison comme une flèche aigüe.

Les Grecs mélodieux, Epictète et Platon,
Eux qui firent fleurir en beauté la Sagesse;
Et nos aïeux latins qui, sur un noble ton,
Chantèrent la chanson d'Horace et de Lucrèce.

Tous ceux, dans tous les temps, dont l'âme libre osa
Pour le sommet ardu quitter l'ignoble sente:
Chercheurs, Anselme, Lulle, Erasme, Spinoza,
Poètes, petits-fils de Jehan et de Dante.

Hérétiques honnis et voués au bûcher,
Gulielme, Bruno, Servet, Savonarole,
Martyrs à qui, tels des astres à leur coucher,
L'autodafé impie allume une auréole.

Savants ayant scruté l'énigme des creusets
Et par qui des éthers la borne est reculée,
Poursuivant, obtinés, vers le lointain progrès,
La route sombre et rude où marcha Galilée.

Montaigne le Douteur qui, dans un siècle errant,
Eut la raison pour arme et "Qui sait?" pour devise;
Et, faisant résonner son verbe large et franc,
Le Sage que Thélème en ses murs divinise.

Pascal, cachant au fond de son âme aux abois
Le tourment de la lutte ardente qui s'y livre;
Jean-Jacques, dont le rêve épouvante les rois;
Arouet, dont le rire incendie et délivre.

Tant d'autres, foudroyés pour avoir obéi
Aux voix prophétisant les âges près d'éclore:
Renan le scrutateur et le saint Tolstoï,
Tels deux temples fermés où l'encens fume encore.

Tous frères dans le doute et dans le noble effort
Vers l'Idéal, vers la Beauté, vers la Justice;
Ils passent, et leur coeur, en un mystique accord,
Vibre à mon coeur, saignant d'un même sacrifice.

Et, parmi ce cortège auguste, j'ai frémi
De te revoir, ô Christ, en des splendeurs plus belles,
Toi, quand même resté mon maître et mon ami,
Le plus doux des rêveurs, le plus grand des rebelles;

Toi, notre Verbe à tous, dont l'appel surhumain
Comme autrefois instruit, émancipe et pardonne,
Et qui de ta croix rude élargis le chemin
Des messagers vaincus que leur Père abandonne.

Et tous, le front levé, tristes mais sans regret,
En leur âme, de gloire et d'épines sertie,
Mystère saint, soleil fulgurant et secret,
Portent la Vérité comme une Eucharistie.

CHANSON JAVANAISE

JOURNAL D'UN CANADIEN ERRANT

À Alfred Desrochers

Sur les quais de l'îl' de Java,
Oùsqu'un jour mon sort dériva,
Poursuivi par les mers ogresses,
Certain midi, j'vis une négresse
Qui, l'long des crics et des palans,
Déambulait, les bras ballants,
N'ayant sur les seins et les hanches
Que sa court' chemise des dimanches,
Et qui, sans un linge aux orteils,
Chantonnait par le grand soleil.

(Ah! misère !
Madrepolam, arenidam,
Ilatam, carisapatam;
Pourquoi faut-il qu'mon p'tit navire
Toujours vire au vent, vire, vire?)

J'pensais à rien, j'allais d'vant moi,
Quand, au tour d'un passage étroit,
J'aperçois c'te grande fill' d'Afrique
Qui m'fait un signe ésotérique.

Je m'arrêt', j'lui dis: "Qu'est-c'que c'est?"
Lors, de c'qui lui servait d'corset
Ell' tire un mince bouquet d'fleurs jaunes,
Et m'dit: "J'te rase pas d'une aumône,
Mais tu devrais m'acheter, Moussi,
Cett' touff' de balâm-fenoussi:
Ça sent bon comme un champ d'lavande
Et si t'en portes sous une bande
Et, le soir, que tu t'couch's en rond,
Le lend'main tout's les femm's t'aimeront."
Elle ajout': "Si t'as rien à faire,
Viens donc chez moi pour te distraire;
Ma case est sous l'deuxièm' palmier,
Après l'cinquièm' palétuvier."
Je lui dis: "Ma fill', tu tomb's bien!
J'ai, dans ma poche une croût' de pain
Avec une médaill' de saint Blaise;
Tu vois, y a pas d'quoi t'rendre obèse."
Ell' m'répond: "C'est désappointant:
J'ai mon estomac qui m'attend,
Et qui comptait sur une bouchée;
Mais ça n'fait rien: je suis touchée
D'voir que t'es aussi dèch' que moi.
Viens quand mêm', joli, sous mon toît;
Y a des noix d'coco sur la route
Et j'connais chaque arbre où l'on goûte;
Si qu't'as du pain, j'ai du café:
On va pouvoir encor bouffer."
Là-d'sus, ell' glisse à ma bretelle
Son fenoussi, comm' ell' l'appelle,
Et, ni moins qu'si j'fuss' son époux,
M'tir' par la main vers les bambous.

Ah! misère!
Soleridam, ectabaram,
Bantam, avoralipesam.
Dans Java, y a des jolies filles,
Qui sont aimabl's et gentilles.

Je m'dis: "Qui est-c' qui s'occup' de moi?
Si j'suis à l'envers ou l'endroit,
Qu'est-ce que ça fiche à la boul' ronde?
Me v'là tout seul au bout du monde,
Sans pèr', ni mèr', ni soeur, ni rien,
Sans un ami et sans un chien.
Tout d'un coup, v'là c'te pauvre fille
Qu'on dirait qu'elle est d' la famille,
Qui m'a r'connu bien gentiment,
Et paru contente en m'voyant.
Noire ou blanch', c'est la seul' fleuriste
Ici-bas qu'a r'marqué qu' j'existe;
J'm'embêtais comme un animal,
Un soir à deux ne m'f'ra pas d'mal."
En marchant, j'la r'garde en cachette;
Je m'aperçois qu'elle est jeunette
Et qu'elle est, d'la tête aux talons,
Tournée comme un bronz' de salon;
Qu'elle a pour lamp's à son visage
Deux yeux larg's comm' des coquillages,
Et qu'ses ch'veux s'enroul'nt en anneaux
Frisés comme de jeun's agneaux.
Malgré sa jup' de mascarade
Ell' n'a pas du tout l'air maussade,
Et sa voix au timbre engageant
Tinte comm' des clochett's d'argent;

Son pas balancé m'intéresse.
En ch'min è' m'dit qu'elle est princesse,
Mais qu'les circonstanc's, l'*Ananké*
La forc'ent à rouler sur les quais.

Après avoir sur nos derrières
Laissé la grand'plac' des Fougères,
Longé le boul'vard du Marais
Où des hippos s'tenaient au frais,
Dépassé le Maïs-qui-s'-Fauche
Et vu se dresser à not' gauche
L'obélisque du Baobab,
Je débouche avec ma rein' Mab
Sur une cahute rond' comme une crêpe,
Et construite comme un' ruche à guêpes,
Tapie dans un fouillis d'buissons,
Plus seul' que n'était Robinson.
"Entr', qu'ell' dit, fais-toi d'la place;
Avant tout, il faut que j't'embrasse,
Puis on trouv'ra, sans plus d'répit,
L'moyen d'réduir' notre appétit".
Ell' fait comme ell' dit, la mâtine;
Puis ell' s'active dans la cuisine;
J'coup' ma miche, ell' chauff' son café,
Ell' sort des cal'bass's du foyer;
Elle étend une natte, et puis, ouste,
V'là qu'ell' grimpe à l'arbre aux mangoustes,
Et qu'è' r'descend comme un éclair,
Dans son pagn' portant not' dessert.

Ce r'pas fin avalé, on cause
Et les souv'nirs nous rend'nt moroses.
J'lui racont', c'qu'est pour ell' du grec,
Comment la vie s'passe à Québec,
Où, l'hiver, l'eau s'durcit en pierre
Et l'on piétonn' sur les rivières:
Et par quels évè'ments falots
J'fus réduit au métier d'matelot.
E' m'parl' de sa naissance illustre,
Dans je n'sais quell' région lacustre
Du sud-ouest d'l'Afriqu' du nord, où
Son pèr' était grand Toukourou.
"Quand j'pens', dit-ell', que pour ma fête,
Chaque année, on coupait vingt têtes,
Et qu'tout l'mond' battait du tom-tom:
Et m'v'là plus coulée qu'l'oncle Tom!
Mais, je l'vois, nous faisons la paire
En fait d'guignon héréditaire;
J'comprends ton sort, mon p'tit spahi,
T'es comm' moi, la chanç' t'a trahi".

Le soir tomb' sur nos confidences;
Il monte au ciel une lune immense
Qui rend plus immense, on dirait,
L'ombre épaisse de la forêt.
Le silenc' de tout nous suggère
L'impression d'êtr' seuls sur la terre;
Nous somm's là, perdant l'méridien,
N'bougeant plus, n'songeant plus à rien, .
Comm' si nous venions, l'un et l'une,
De dégringoler de cett' lune.
Enfin, ell' dit: "L'monde est bien beau,

Mais l'heur' s'amène de fair' dodo.
Not' lit, tu vois, ce s'ra cett' mousse
Parée d'un rideau par la brousse". —
Puis, se plaçant pas bien loin d'moi:
"Quand j'dors, j'suis toujours fill' de roi!
J'te souhait' de voir Québec en rêve:
Imagin' toi qu'la lune t'enlève
Et t'port' sur la côte de Beaupré.
S'il vient un tigr', je t'éveill'rai" . . .

Ah! misère !
Champs du Surinam et d'l'Annam,
Que c'est loin des Plain's d'Abraham! . . .
Descendez à l'ombre, ma blonde.
Ah! fair' l'amour au bout du monde!

Alors, ell' devient folichonne,
Et tout' la nuit v'là qu'è' m'bichonne,
En mill' mod's me prouv' son amour
Et m'traite comme un bébé d'un jour.
Ell' s'montre héroïque à combattre
Et, de ses lèvres qu'en font quatre,
M'coll' des baisers extrêm'ment doux
Qu'on apprend dans les cult's vaudoux.
D'temps à autre, ell' soupire et s'pâme
Et j'vois qu'elle a du vague à l'âme
Aussi bien que le diable au corps;
Et puis, v'lan, ell' griff' et ell' mord!
Il lui échapp' des mots d'nature . . .
Cette nuit, ah! quelle aventure!

Cett' couch' sur l'odorant gazon
Avec, pour moustiq', ce tison!
L'éventail des palmes pour voiles
Et pour candélabr's, les étoiles!

Eléphants sacrés de Siam!
Pagod's où s'érig' le lingam!
Petit, c'est la poulette noire
Qui s'est fait un nid dans l'armoire.

Quand c'est venu sur le matin,
Je lui dis: "T'es une chouett' catin!
D' l'hospitalité t'as la bosse:
Tu m'as donné, minç' de négoce,
Des caresses pour un milliard,
Et tu n'm'as pas d'mandé un liard.
C'est bien, ça: t'agis en d'moiselle;
J't'en surcomplimente avec zèle.
Pas besoin, pour avoir du coeur,
D'avoir pâli au Sacré-Coeur.
Adieu donc: avant que j'm'en aille,
Prends un bec et prends ma médaille.
J's'rai peut-êtr' gêné de r'venir,
Mais j'promets d'garder ton souv'nir".

Ell' dit: "N't'en va donc pas, veux-tu?
J'm'en voudrais de t'voir perdu.
Reste ici: nous s'rons camarades:
J'te soign'rai, gaillard ou malade;
Cett' case verte sera ta maison.
Et pour nous n'y aura pas d'cloison.

J's'rai ta seule, tu s'ras mon unique,
A l'univers nous f'rons la nique.
Pour amoureux j'n'ai qu'un lascar,
Je l'enverrai prom'ner quéq' part.
Y a des chos's en toi qui m'attirent,
Je crois que j't'aim', j'aim' mieux te l'dire,
Et lorsque j'aim' quelqu'un, bonsoir!
Nous somm's comm' ça dans l'pays noir".

Je lui dis: "Tu m'aim's? Es-tu folle?
Je voudrais t'en croir', ma parole,
Mais j'connais l'thèm' du haut en bas,
Et j'suis d'ceux qu'on n'entortill' pas.
Sais-tu bien qu'tu s'rais la première
A fair' ça, sans compter ma mère?
Va pour un jour, c'est déjà bon;
Quant à t'nir ménager, song' donc,
T'es jolie assez, mais t'es noire;
Si l'on dénichait nos histoires,
Ça caus'rait une mass' de potins
A bord de *l'Etoile du Matin*.
Tiens, d'avoir entendu qu'tu m'aimes
Ça m'fait comme un velours, tout d'même!
T'as pas su, simple fill' de Cham,
Fuir l'effet d'ton propre balâm?
Mais ça n'va pas durer, chérie;
D'main au plus tard tu s'ras guérie.
Excus'-moi, l'quartier-maîtr' m'attend;
J'peux pas m'amuser plus longtemps".

Ah! misère!
Siladam, caryapidam,
Virdam, geludam et goddam!
Sur le grand mât d'une corvette
Y a pas mèch' pour les amourettes!

Mais j'suis resté, sans qu'ça s'explique;
J'ai cédé devant la supplique
Intens' de ces grands yeux profonds.
C'est étrang' l'appel que nous font
Les yeux ensorcelés des femmes!
Sans plus d'contrat, nous commençâmes
L'mécanism' de la vie à deux.
Vous croyez, comm' tout homm' sérieux,
Qu'après huit jours d'émotion douce
Ell' m'a planté là pour un mousse
Ou pour le lascar An-gi-tou?
Eh bien! vous n'y êt's pas du tout.
Vous n'connaissez pas cett' gazelle;
Une autr' l'aurait fait, mais pas elle.
V'là une fill' qu'aurait prétendu
Sans encombre à vingt prix d'vertu.
Moi-mêm', connaissant la pratique,
J'm'étonnais d'ses goûts domestiques.
Les anciens quais n'la r'voyaient plus.
Nous vivions, bourgeois et reclus,
Et plus mariés qu'à l'église.
Par amitié je l'app'lais Lise,
Mais pour c'qui est d'garder la maison,
Elle aurait pu s'nommer Suzon.
En fait, l'idéal' ménagère,
Sans l'soupçon d'une humeur légère,

Et pour qui l'mond' n'existait pas
En dehors d'l'amour et des r'pas.
V'là c'qu'était cette aimable gosse,
Discrèt', distinguée et pas rosse,
Collante comme un p'tit animal,
Fidèl' comme un procès-verbal,
Une fille, enfin, sachant s'conduire
Et solid' pour le mieux et l'pire.
Une seul' chose qui m'amusait, moi,
Dans c'te brune, c'est qu'une fois par mois,
Pour un rien, pour une pair' de manches,
E' m'faisait des scèn's comme une blanche;
Puis, après, è' s'mettait à g'noux
Et m'rendait l'égal de Vichnou,
Me soldant en tendress's lyriques
L'centupl' de sa crise hystérique.

Not' régim', grâce à son talent,
Dans l'Ind' pass'rait pour opulent.
Pas d'pâtés truffés, mais on s'gave
De bananes et de goyaves,
De lait d'coco, d'noix d'arauca,
D'fritur's d'insectes délicats,
Et de patat's qu'avec ses ongles
Elle a fait pousser dans la jungle;
Et si des fois tout ça manquait,
Comm' dernièr' ressource, elle grimpait!
Quant à moi, j'fendais l'bois pour elle,
J'tirais l'eau du puits sans margelle
Et, quand escalait quéq' vapeur,
J'faisais l'métier d'sous-débardeur.

Nous passions l'temps comm' dans une fête,
Amis des arbres et des bêtes.
Y avait un serpent familier
Qui dormait sous notre escalier
Et l'matin, par la maisonnette,
Gaiement agitait ses sonnettes.
Chaqu' branche nous jetait l'caquet
Sympathique des perroquets;
Les rhinocéros, avec grâce,
Sur leurs terr's nous donnaient droit d'passe;
Les orangs, en sign' d'amitié,
Pour nous secouaient les cocotiers;
Mêm' le tigr' nous faisait d'la marge
Et, par bonté, passait au large;
Mais, mieux qu'tout, sur notre chemin
Jamais n'paraissaient les humains.
Ah! not' vie était comme une île
Dormante au sein d'une mer tranquille.

I' n'y avait que l'soir, nom d'un nom,
Qu'ell' s'changeait en un p'tit démon.
Pour parur', s'étant mise à l'aise,
N'ayant qu'la médaill' de saint Blaise
Et sur les reins un ruban bleu,
Ell' dansait sous le ciel de Dieu,
Sauvag', secouant la ramée
En des bamboulas effrénées
Et, d'sa voix au timbre argentin,
Clamant des rythmes africains.
Puis, au sortir de ces extases,
C'étaient, sous l'ombre de la case,

Des baisers sans nombre et sans bruit,
Si bien que, dans l'cours d'une seul' nuit,
Nous r'faisions, moi et cett' petite,
Tout's les idyll's de Théocrite.
Ah! pendant seiz' mois, je vous l'dis,
J'ai vécu proch' du paradis.

Misère!
Enotulam, cenotulam,
Comm' c'est court, ces rêves d'Islam!
La voile est à la grande hune,
Pousse, marin, vers ta fortune!

Mais, sous l'abri qui nous cachait
Tout c'temps-là, not' sort nous cherchait!
Ah! la goul' têtue et cruelle
Ne nous avait pas oubliés, elle,
Et tournait comme un sal' vautour
Autour de not' paisible amour.
L'deuxièm' printemps se l'vait sur l'Inde
Quand j'm'aperçois qu'ma pauvr' Clorinde
Souffr' d'un mal qu'ell' cherche à couvrir.
J'la vois s'dessécher et languir.
Souvent la pein', comme un' bouffée,
Lui arrache une plainte étouffée;
Au lieu d'ses pétulants ébats,
Ell' s'traîne, hésitant à chaque pas,
Et tout's mes questions inquiètes
N'peuv'nt percer sa douleur secrète.
Puis, certain jour, avec un cri,
Ell' s'abat sur le sol pétri;

Ses yeux tourn'nt, ses membr's se raidissent,
Son sein s'gonfle, en proie au supplice,
Et, vaincue, n'pouvant plus dir' non,
Ell' s'débat dans une crise sans nom.
D'puis c't'accès, ell' n'est plus la même;
Pourtant, son courag' qu'est suprême
Soulèv' son pauvr' corps qui s'en va;
Vaillante encor comme un soldat,
Ell' s'tient au poste de sa tâche,
Et c'est moi, hélas! qui suis lâche!
Ah! cert's je l'entoure de mes soins,
Et je sens qu' le malheur nous joint
Plus fort que n'faisait la jouissance,
Mais j'me ronge de mon impuissance.
Elle, plus douce que jamais,
R'çoit, sans broncher les coups mauvais.
Ell' m'confie: "Mourir m'indiffère,
Mais j's'rais trist' de quitter mon frère.
Si tu peux, tir' moi de c'faux-pas.
Ce s'rait beau; j'te d'mande en tout cas
D'me laisser dévider ma vie
Dans cett' case où j'fus ton amie".

Mais, moi, n'croyant pas êtr' brutal,
J'la fis r'cevoir à l'hôpital,
Qu'était seul'ment, en haut d'une butte,
Une cahute parmi d'autr's cahutes,
Où des natifs mûrs pour les glas
Gémissaient sur de minc's grabats.
La pauvr', qu'avait r'douté cette heure,
Eut des larm's en quittant sa d'meure.

Moi et l'ancienn' flamm', le lascar,
Nous la portâm's sur un brancard.
L'docteur dit: "C't'un épithéliome;
Va falloir opérer la môme".
C'est qu'ell' n'voulait pas! Mais j'lui dis:
"Fais ça pour moi, mignon chéri:
C'n'est qu'une pîqur'; moins d'une semaine,
Et sous les cocos j'te ramène".
Malheur! et cett' crédule enfant
Tombe au pièg' maudit que j'lui tends!
Ah! moi, criminel imbécile,
Qui trompais sa pauvre âme docile!
Ell' dit: "J'veux bien", s'confiant au sort
Qui la m'nait droit au trou d'la mort.
On l'envelopp' d'un linge, on l'emporte,
On l'éthéris' derrière une porte;
Alors des intern's idiots
La charcut'nt à grands coups d'ciseaux. . .
Et, tout' d'suit', la fièvre, ah! quell' fièvre!
Lui met une flamme aux joues, aux lèvres,
La convulse, la tord en frissons.
Dans l'délire, ell' dit des chansons,
Ell' s'agite, ell' geint, elle ahane;
Ell' veut s'lancer vers sa cabane
Avec de grands rir's, et mon nom;
Puis, ell' r'tombe comme une masse de plomb.
Je suis là; j'la vois affaissée
Sans souffle, on dirait sans pensée;
Mais j'lis dans ses grands yeux vitreux;
Ah! ils r'grett'nt les palmiers ombreux,
Et l'beau soleil et les bris's douces,
Et l'nid frais caché sous les mousses,

Et l'fol amant de si peu d'jours,
Nos caress's finies pour toujours!
Ils m'dis'nt, d'leurs prunell's embuées:
"Tu m'aimais, et tu m'as tuée!
Si t'as un baiser à m'donner,
Dépêch' toi, ce sera l'dernier!"
Un vieux nègre à frim' de ministre
Vient marmonner des psaum's sinistres,
Mais rien n'y fait; la troisième nuit,
Son brav' coeur cess' de fair' du bruit.
Elle, plus vive qu'une mouette,
Gît maint'nant, raidie et muette,
Avec cett' médaille à son cou! . . .
On l'arrang' sur une claie d'bambou,
Ah! misère!
Et, par la jungle et les rizières,
Ce moricaud patibulaire
La m'nait au séjour immortel,
Cynique, en mâchant du bétel! . . .

Sur sa fosse, au mois de Nisam,
Ecloront les fleurs du balâm;
Et vogue, beau marinier, vogue:
Qu'importe où t'mèn'ra ta pirogue?

Tout' la nuit, errant je n'sais où,
J'ai pleuré, gémi comme un fou,
Comme un homm' que la pein' rend ivre,
Ayant perdu jusqu'au goût d'vivre;
Et, pour fuir, dès le lendemain,
J'ai r'pris mon fantasque chemin

Par les mers qui, à leurs caprices,
M'ont roulé dans leurs précipices
Et m'ont j'té, dix fois naufragé,
Sur des continents étrangers.
D'autr's femm's m'ont croisé sur les routes
Et quelquefois, dans mes déroutes,
J'ai cherché refuge en leurs bras.
A Salvador ou à Para,
En Perse ou sur les côt's chinoises,
J'me suis frotté aux fill's sournoises
Qui tent'nt les marins au long cours;
Mais une seul' me reprend toujours:
C'est cett' camarade bien-aimée
Qui sous la terr' gît enfermée.
Dans leurs patt's c'est cell' que j'aimais
Que j'cherch' sans la trouver jamais.
Ell' m'possède en amante jalouse,
Plus qu'une soeur et plus qu'une épouse,
Cett' noire, pauvre débris flottant
Ici-bas, qui me r'semblait tant,
Et qui d'son coeur simple et prodigue
A ma vie avait fait une digue
Enserrant ce fleuve brouillé.
Souvent en rêv', même éveillé,
Je la sens, saisi d'une secousse,
Me frôler de sa figure douce;
Cher fantôme presque effacé,
Ombre enlaçante du passé . . .
Sa beauté naïve subsiste;
Ses grands yeux sont tendres et tristes,
Et sur sa traç' je crois humer
L'odeur du balâm parfumé.

Longtemps autour de moi ell' rôde,
A pas légers, comme en maraude,
Et j'lui parl', j'serr' sa main bien fort
Par-dessus le mur de la mort.
Mais, chèr', toujours il faut qu'tu m'quittes,
Et nous n'avons, dans ta visite,
Qu'échangé nos espoirs flétris.
Hélas! des femm's qui m'euss'nt compris,
Toi la première et la dernière!
Et tu dors au fond d'une ornière
De la baie du Nusa-Barong,
Tandis qu'traîn' mon cours vagabond!

Ah! misère!
Sur un freighter de l'Oncle Sam!
Me v'là filant vers Amsterdam!
Pourquoi faut-il qu'mon p'tit navire
Toujours au vent vire et chavire?

CHANSON CITADINE

A Robert Choquette

Fille brune aux frêles appas
Qui dans ma porte t'est jetée,
Va-t-en, je ne te connais pas
Et je ne t'ai pas invitée.
Mon coeur n'est-il pas assez las
Du poids de mon âme tentée?
Dans ma solitude hantée
Toute voix sonne comme un glas.
D'où viens-tu? Ce soir triste et bas
T'a-t-il dans sa brume apportée?
Ta robe d'indienne est fripée,
Tes pieds menus percent tes bas;
Et que portes-tu dans tes bras
Qu'on prendrait pour une poupée ?

Tu sembles jeune étonnamment
Et ta cambrure est svelte et fine;
Si jeune ! Un léger gonflement
Soulève à peine ta poitrine,
Et ton pas glisse souplement
Avec une grâce enfantine.
Ah! mais que m'importe ta mine?

Que veux-tu? Si ton air ne ment,
Tu rôdes en grippe au tourment
Ou du froid ou de la famine.
Tu veux l'aumône, j'imagine;
Pauvrette, je te plains vraiment:
Malgré tout, en mon coeur dément
Vit encore la pitié divine.

Mais l'éclat d'un rire argentin,
Pour réponse, ouvre tes dents blanches,
Et ta paume en geste lutin
Fait résonner des pièces blanches
Qui paieraient un joli festin.
Alors, pourquoi, petit trottin,
Troubler la paix de mon dimanche?
Et dans quel but vois-je à tes hanches
Cet ondulement serpentin
Esquissant le rythme lointain
D'un pas mexicain ou comanche?
Eh bien! sans gêne tu t'épanches !
Et tu fais un leste pantin;
Mais à ces ébats enfantins
Comme ma vieille âme est étanche !

Tes cheveux jetés en buisson
Sur ton front que leur flot capture
Te donnent l'air d'un jeune ourson
Tes yeux sont noirs comme les mûres
Luisant aux franges des moissons,
Et leur jais met un noir frisson
Dans le jais de ta chevelure.
Rare, amusante créature,

Sans manières comme un garçon !
Ton genre est un brin polisson,
Mais si proche de la nature !
Allons, explique ces allures,
Et dis-moi, sans plus de chansons,
Pourquoi chez moi tu t'aventures.

★★★

Alors elle, soudain câline et sérieuse,
A glissé dans ma main sa main mystérieuse
Et, son regard dans mon regard perdu,
Elle a murmuré: "Me veux-tu ?"

Puis, d'un geste tranquille écartant la dentelle
Qui ferme son corsage, et sans visible émoi,
Elle a campé son buste devant moi,
Disant: "Vois comme je suis belle !"

Et comme je restais stupéfait, tout à coup
L'audacieuse enfant s'est jetée à mon cou,
Et m'enserrant d'une étreinte farouche,
Elle m'a baisé sur la bouche.

Ah! tu m'as d'un trouble mortel
Agité, caresse inouïe,
Délice qu'il faut que je fuie,
Baiser monstrueux et cruel,

Qui mêles sur ces lèvres roses
Et chaudes de leur jeune sang
L'haleine d'un coeur innocent
Et la brûlure des névroses.

Quoi, c'est pour livrer ta beauté,
Pauvre petite, que tu rôdes,
Tentant à ces funestes fraudes
L'inconnu sur tes pas jeté !

Ce piège en ton être candide,
Comme les lis en leurs pistils
Recèlent des poisons subtils
Démentant leur blancheur perfide !

Quoi, déjà captive du mal,
Môme naïve, impure gouge !
Déjà ces effluves de bouge
Montant de ton corps virginal !

Comme des fanges aperçues
Au fond d'un lac inviolé,
Dans tes yeux cet éclat voilé,
Lueur des choses trop tôt sues !

Menottes d'enfant sans désir
Et prodigue d'étreintes pures,
Ces mains expertes aux luxures
Dans leur noeud voulant me saisir !

Ah ! par quel empire fatal
L'ange noir, l'impie Asmodée,
Tient-il, si vite possédée,
Ta jeune âme, hier de cristal ?

Ou bien quelle Vénus félonne,
T'arrachant presque à ton berceau,
T'entraîne, marquée à son sceau,
Et te destine pour sa nonne ?

Mais ni les cieux ni les enfers
N'ont creusé le gouffre où tu verses :
Tu roules aux ondes perverses
De l'indifférent univers.

C'est l'Amour, suprême énergie,
Plus puissant que toute vertu,
Qui t'enlève comme un fétu
Pour son insatiable orgie.

Dans le tourbillon indompté
Qui là-haut fait tourner les sphères,
Ici-bas, nos corps éphémères,
Tu n'es qu'un atôme emporté.

Et vainement, trop tôt esclave,
Tu nous émeus sur ton destin;
Quelque autre jour, proche ou lointain,
T'eût jeté la cosmique lave.

Il est triste de voir flétrir,
Dans sa prime verdeur touchée,
La feuille en avril détachée,
Mais octobre l'eût fait périr.

Après tout, dangereuse gosse,
Avec ton sourire emmiellé
Et l'invite en ton oeil perlé,
Tu n'es qu'une femme précoce.

Par des instincts inconscients
Ce que tu chasses sur les routes,
C'est cela qu'elles cherchent toutes
Aux fouets du coeur et des sens.

Donc, n'es-tu qu'une enfant prodige ?
Miniature de Ninon,
Déjà prête pour le renom
D'une madonne callipyge ?

J'y songe, saisi d'un effroi,
Ces belles dont on s'extasie,
Laïs, Cléopâtre, Aspasie,
Furent moins hâtives que toi !

Il faudrait qu'on grave en dyptique
Ton génie apparu au jour :
A ton âge, tu fais l'amour
Comme Mozart de la musique ! . . .

★ ★ ★

Ah! pourtant sur ton avenir
Poussé par d'insondables causes
Vers d'infâmes apothéoses,
Je pleure, car tu vas souffrir.

Ce n'est pas assez que se fane
Ton bel âge à l'honneur ravi :
Déjà ton enfance gravit
Le calvaire des courtisanes.

Pour des coupes aux fiels secrets
Tu te prépares tant de luttes !
Il t'en coûtera tant de chûtes
Pour acheter tant de regrets !

Dans le grand lupanar des villes,
Que de passants, mâles brutaux,
Pâture aux ruts élémentaux,
Te rouleront dans leurs mains viles !

Et par tous les sentiers mauvais
Où tu disperseras ton âme,
L'amour dont tu poursuis la flamme,
Tu ne le trouveras jamais.

Pourtant, dans ton oeil rien de louche,
Dans ton acte rien de fuyant :
C'est en un geste confiant,
Filial, que ta main me touche.

Et mon esprit violenté
Creuse en une sourde impuissance
L'énigme de ton innocence,
Sans croire à ta perversité.

Ah! peut-être n'es-tu qu'un rêve
Né de ténébreux élixirs,
Que l'écume de mes désirs
En mon coeur avide soulève ?

Fantôme de moi-même issu,
Mirage de soifs insensées,
Dame de mauvaises pensées
S'incarnant à mon sens déçu ?

Même au geste qui me révèle,
Dessinée en galbe certain,
Ta chair d'olive et de satin,
Je doute que tu sois réelle.

Je crois, alors que tu souris,
Voir glisser des elfes fantasques
Sur la vapeur rose des vasques,
Dans un parterre de houris.

Mais ton existence est trop sûre
Et, vivante, vient s'imposer,
Car ma lèvre, de ton baiser,
Ressent encore la morsure.

Connaîtrais-je ce trouble fou.
Si ce n'était qu'une ombre vaine,
Cet élan hardi, cette chaîne
De tes bras autour de mon cou ?

Ah! je veux t'être pitoyable
Et te traiter avec douceur,
Pécheresse, petite soeur,
Fillette ou sylphide, ange ou diable.

Mais si ce mystère exalté
Qui m'enveloppe ton image,
Brouillard où mon être s'engage,
Etait plus que de la pitié !

J'ai peur de la noire auréole
Qui s'élève de tes cheveux,
Bouquet satanique et joyeux
Dont chaque pétale s'envole.

Il émane un charme enjôleur
De ta séduction novice;
Même aux pentes du précipice,
C'est la tendresse dans sa fleur.

Dans mon coeur, vulnérable cible,
Belle enfant, ton acte effronté
Un instant a fait miroiter
L'attrait d'un amour impossible.

★ ★ ★

D'un amour où la chair offrirait sa beauté,
Mais rien que sa beauté, sans effluves charnelles,
Comme les marbres froids d'Aphrodité
Offrent leurs formes immortelles;

D'un amour qui saurait la caresse sereine
De la brise frôlant la tige des roseaux,
  Ou d'une main dont on effleure à peine
    La plume douce des oiseaux;

D'un solitaire amour, aux retraites d'une île
Qu'entourerait la mer sans vagues, sans récifs,
  Où nos deux coeurs, comme de calmes ifs,
    Mêleraient leur palmes tranquilles;

Plus léger, plus discret qu'un soupir qui s'exhale,
Plus blanc que le manteau des neiges sur les monts,
  Plus calme que l'azur des cieux profonds,
    Miré dans un étang d'opale.

★ ★ ★

T'aimer ainsi, Eve déesse,
Reine d'un astral paradis
Au serpent fatal interdit,
Ah! ce serait pure liesse !

T'aimer comme aux côteaux penchants
On aime l'eau des sources vives,
Ou, perçant l'ombre des couchants,
L'oeil bleu des étoiles naïves;

Comme on adore la merveille
Des lignes, des sons, des couleurs,
Ou, dans les champs que l'aube éveille,
La nudité chaste des fleurs.

Ah! te baiser, rien que cela,
Ainsi qu'on applique sa lèvre,
Sans émoi physique et sans fièvre
Au coeur parfumé des lilas!

Comme une vapeur de nuée
Versant la fraîcheur à mon sang,
Respirer l'arôme innocent
De ta corolle insexuée !

Laisser rouler le flot soyeux
De tes mèches sur ma poitrine,
Comme, écrin d'une heure divine,
On garde un sachet de cheveux !

Rien que te serrer dans mes bras,
Tenant ta seule âme captive,
Comme on étreint l'ombre plaintive
Des bonheurs qui ne seront pas !

Loin des sensuelles tourmentes
Goûter, en un exil altier,
Cette extase d'une amitié
Plus douce que l'ardeur démente !

De tout vil instinct triomphant,
Dépassant toute la nature,
T'aimer sans honte et sans souillure,
Comme ferait un autre enfant !

***

Rêve sublime et chimérique,
Mousse d'idéals trop parfaits,
Qu'au même instant que je le fais,
Raille un Astaroth ironique !

Rêve qui périt sans retour . . . .
Car soudain que tu te fais tendre !
Comme tu sais, sans les comprendre,
Faire les gestes de l'amour !

Et je sens se creuser un gouffre
Où mon pied vacille et se perd,
Tandis que montent de ta chair
Des vapeurs d'iris et de soufre.

Ah! nous roulerions dans les fanges
Nous guettant au bord des chemins,
Pour tenter sur nos coeurs humains
L'épreuve interdite aux archanges.

Si pour l'heure, ascète raidi
Contre le vertige qui tente,
Je maintiens mon âme constante,
Demain trahirait aujourd'hui.

Dans ma solitude qu'affame
L'ennui, pire que la douleur,
Au lieu de l'astre ou de la fleur,
Devant moi surgirait la femme.

Quelque soir ton subtil attrait
Dans ma conscience endormie
Se glisserait, flèche ennemie,
Sortilège infâme et secret.

En une minute insensée,
Par ivresse, sans le vouloir,
Te donnerais-je au remous noir
Qui sait? la dernière poussée ! . . .

Pars, adieu: qu'à d'autres tu sèmes
Le leurre des fruits défendus;
Vers moi ne reviens jamais plus,
Jamais plus! car, hélas, je t'aime !

Pour fuir tes philtres malfaisants,
Vestale impure, enfant victime,
J'ai jeté ce chant sur l'abîme
Où tu fais sombrer tes treize ans.

LA COMPLAINTE DU CHOMEUR

Hier j'étais vivant: tête haute je marchais
Parmi mes frères les hommes;
J'étais l'unité dans la somme
De ceux qui soulèvent les faix,
Qui font se hausser les étages,
Qui rivètent les bateaux d'acier
Pour les transatlantiques voyages
Et les ponts joignant les cités.
J'étais l'effort qui, se mêlant
A cent millions d'autres poussées,
Mettait la vie en mouvement,
Lançait sur les chemins les autos empressées
Et dans la nue l'éclair des avions,
Faisait tourner dans les usines
La danse de fer des machines,
Arrachait au sillon
La chair des vitales racines.
Et j'étais part aussi
Des actes purs de la pensée;
Je me sentais admis
Aux strophes exaltées des poètes;
Je chantais dans les symphonies;
J'apportais mon pinceau aux toiles inspirées.
Mes muscles se tendaient pour les tâches ardues
Des découvertes, des conquêtes,

Et dans leurs marches assidues
Vers les ultimes pôles,
Le Réel, l'Idéal accueillaient mon épaule;
Quand je croisais la foule aux longs remous,
Abeilles de la ruche humaine,
J'entendais la rumeur prochaine
Se murmurer: "C'est l'un de nous".

Ah! qu'est-il arrivé? Est-ce que les tâches
Sont moindres avec plus de désirs?
Est-ce que nos chefs sont lâches
Pour les défis de l'avenir ?
Soudainement dans la cité
Les clameurs se sont amorties;
Dans les squares hantés
Passent des ombres engourdies;
L'heure s'est arrêtée à l'horloge
Des flamboyantes forges;
Dans la filature fermée et déserte
S'endort la roue inerte
Et des barreaux refoulent à la rue
Un flot silencieux
D'hommes, de femmes dont les yeux
Ont la torpeur des vies perdues.

Me voici l'un de cette foule,
Frère de ces nouveaux frères maudits,
Comme eux stupéfié et grave;
Et la houle
Emporte et roule
A son gré nos communes épaves
Vers le marais où s'entassent nos débris.

Charpentier dont la scie oisive s'est rouillée,
Jeune tisserand qui offris à ta mariée
Pour don de noces ton exil des fabriques;
Maçon qui, ce mois l'an dernier,
As posé ta dernière brique;
Mécanicien à l'allure pourtant vive,
Dont court sans toi (et elle s'en moque) la locomotive;
Typographe exhibant sur ta cheminée
Ton composteur comme un trophée;
Jolie dactylo dont, loin des touches soumises,
Les doigts lestes s'immobilisent;
Vendeuse au sourire accueillant,
N'ayant plus que ton miroir pour client;
Boucher tournant autour des abattoirs,
Matelot errant dans les rades;
Chauffeur errant sur les trottoirs
Vous êtes mes camarades !
Je viens prendre ma part aux fêtes
De vos pathétiques défaites.

Aux barrières de votre cité,
En une plaine de terrains vagues,
Empire des municipales dragues,
Sur le sol sans ombre et sans herbes
J'ai lu le "Voi ch'entrate"
Que les tessons y dessinent en exergue.
Sur moi plane votre azur sali de buées
Où volètent, dantesques phalènes, les squelettes
De très anciennes gazettes
Dont, s'agitant, les chroniques trépassées
Signalent mon entrée dans le Passé.

Je foule un tapis onduleux
De laines en loques sous des cendres mouvantes,
De pneus crevés et scrofuleux,
De légumes, pulpes décadentes,
Coupé de cahots et d'odeurs septiques
Par les ossements des charognes civiques,
Et où soudain les ressorts embusqués
Se détendent comme serpents traqués.
C'est mon pays: comme vous tous j'y aurai
Un gîte qui sera mon ouvrage;
J'en emprunterai les murs aux caisses d'emballage,
Le toit au zinc des vieux éviers.
Tout dans ce cadre me sera sympathique,
Je m'y sentirai à l'aise et logique,
Rebut parmi d'autres rebuts,
Simple accession aux détritus
Que le sort avec nonchaloir
D'un balai docile à la loi des causes,
Mêlant les bêtes, les hommes et les choses,
Entraîne au même dépotoir.

Certes, on n'exigeait pas beaucoup:
On ne demandait à la fortune
Ni bancs de perles ni tranches de lune,
Rien qu'au jeu un ou deux atouts;
Une seule chose, après tout:
La chance de pousser à la roue fatale
Sous le soleil et sous les coups,
Le droit à la sueur et à la fatigue
Dans les canaux, les mines et les digues,
De s'éreinter sur les machines brutales
Au profit des banques et de leurs succursales.

C'est à rire, si l'on y songe bien,
Qu'il existe parmi les humains
Tant de compétition et tant d'entraves
Pour le privilège d'être esclaves.
Evidemment, c'est encore trop:
Il faut, de gré ou non, déposer ses fardeaux,
Et les puissances, d'autorité,
Nous imposent les jeûnes de la liberté

Etrange: si demain s'abattait la guerre,
Le chômage disparaîtrait de la terre
Et l'on jugerait bons tous nos rebuts
Pour arrêter le passage des obus,
Ou bien l'on nous forcerait avec menace
De faire des obus pour ceux d'en face.
Mais si pour l'heure l'entente est bonne,
Sans qu'à portée pointe personne
A prendre immédiatement pour cible,
S'il ne reste qu'à bâtir des maisons
Et qu'à faire pousser les moissons,
Dès lors s'érige un problème impossible.
Sauf quelques rêveurs détraqués
Que l'on poursuit avec sévérité,
Les savants sont d'accord entre eux:
Dans toute société bien ordonnée
Il y aura toujours des miséreux.
C'est une conséquence axiomatique
Du jeu des lois économiques;
Il en faut pour porter, en somme,
La malédiction du premier homme;
Il en faut afin que les classes

Ne s'écroulent pas en une informe masse
Où toutes les bouches, du haut en bas,
Auraient le même nombre de repas;
Et il en faut pour que sous l'humble chaume
Les bons riches puissent verser l'aumône
Et, comme suite, avec leur famille,
S'enfiler par le trou d'aiguille
Qui est leur porte au paradis.
Il n'est à ce mal nécessaire,
Pour ceux que leur gouffre engloutit,
D'autre remède que la prière.

Ah! l'univers est plein d'énigmes !
L'hiéroglyphe de ses signes
Arrête notre esprit à chaque pas.
Moi, je n'ai pas,
Pauvre âme simple, le goût des controverses;
Creuser les choses est un tracas.
J'ai mieux m'assoupir à l'aile
De la patience, bonne buse traditionnelle;
Et c'est pourquoi, sous les averses
Filtrant aux joints de ma guérite,
Paria stoïque, j'habite,
Parmi les flacons vides et les vieux souliers,
Le camp des Hommes Oubliés.

CHANSON FUNERAIRE

Toutes ces morts qu'il faut mourir !
Toutes ces nefs qu'on voit périr,
Agitant de vains oriflammes,
Sombrant une à une, engouffrées
Aux gueules de la destinée,
Et chacune portait notre âme !

Toutes ces morts, toutes ces morts
Déchirant notre sort;
Chacune traînant à sa griffe avide
Notre coeur immobile et vide,
Notre corps pantelant
Souillé des taches de son sang !

Toutes ces tiges saccagées,
Chacune un battement, une pensée,
Un amour, un jet de notre être,
Broyés sous les verglas épais,
S'obstinant à renaître
Pour un printemps qui ne luira jamais !

Tant d'agonies déjà râlées
Dont recommencent les sueurs glacées,
Et le frisson et le hoquet final :
Hélas! jamais final,
Prêt pour un nouveau mal !

Au fouillis d'intimes halliers,
Ces cimetières familiers,
Où, sur la mousse et sur la neige,
S'avancent nos cortèges,
Refaisant, par les mêmes broussailles,
Toujours les mêmes funérailles:
Allées froides aux longs arceaux
Dont un seul défunt occupe tous les tombeaux !

Pauvre petit enfant,
Né d'hier, à peine vivant,
Déjà tu portes sans retour
Le deuil de ton premier jour
Et l'on te berce dans tes langes fins
Entre la mort d'hier et celle de demain.

Puis ce sont tous nos jours
Qui sonnent le glas d'autres jours:
Nos actes et nos joies
Que le matin déploie
Et que le soir marque d'une croix.

Prêtres naïfs qui m'enseigniez à épeler
Et de grands gestes me bénissiez
En m'instillant vos catéchismes,
Saviez-vous que vous ourdissiez mon schisme
Et semiez dans mon âme d'enfançon
La mort de vos leçons?
Mais longtemps comme il faut souffrir
De ces fois lentes à mourir !

On s'attarde à leurs ruines coutumières,
Même bien loin du vieux Calvaire
On suit la croix de Jésus-Christ,
Selon qu'il est écrit.

Pourtant on semble dur, on brise cruellement
Le frêle coeur de sa maman;
Et l'on s'exile de ceux qu'on aime tendrement,
Pour avancer vers la mince lumière
Qu'on aperçoit sur des rocs solitaires,
Pâle et tremblante, mais dans le noir
La seule, la seule qu'on peut voir !
Est-ce possible qu'il eût valu mieux
S'être crevé les yeux?
On meurt cent fois
Des morts qu'on sème autour de soi.

On a chéri d'une âme novice
La fraternité, la justice;
On a cru les hommes emportés
Au val d'idéals exaltés:
Bannières illusoires que bientôt
La route accroche à tous ses pôteaux!
Unanime, la foule élude
Le Sermon des Béatitudes,
Pour le Testament du plus fort,
Du plus riche et du plus retors.
Les pacifiques sont les maudits;
Guerre, Capital, nouveaux paradis!
Et parce qu'en face des taudis
Les chambres de commerce et les banques m'attristent,
Je passe pour un bolchéviste

Et le grand monde m'est interdit.
A mes harangues rien ne vibre:
Je n'ai pour frères que les chemineaux libres
Qui dorment sous le toit des cieux
Et qui voyagent aux essieux.

Châteaux de lune jetés à bas,
N'êtes-vous pas autant de trépas ?

Ah! surtout voir passer aux chemins
Les lents convois de ses amours humains!
Voir s'empiler aux mausolées
Les coeurs éteints, les caresses figées,
Les bras tendres raidis, les yeux ensorceleurs
Fermés, ou qui regardent ailleurs !
Comme on baise la terre où s'émiettent
Vos gracieux squelettes,
Et comme éperdument votre souvenir
S'agite, rebelle à finir !

Fraîche fille de Wallonie,
Dont le rire perlait comme une symphonie,
Et par qui je connus, grisé,
La douceur du premier baiser:
En gestes innocents
Tu me jetais l'appas de tes seize ans,
Et sous ton jeune amour
Craquaient les murs de ma funèbre tour.
Pourquoi des couteaux ennemis
Nous ont-ils déunis ?
Pour revoir ton visage cher
Il me faudrait nager toute la mer !

Florence délicate, impériale,
Dont l'âme me fut un dédale,
Qui longtemps portas mon coeur suspendu
En loquet à ton col menu;
Feu d'artifice
Aux programmes inattendus;
Capiteux bouquet de caprices,
Tourment, délice !
Hélas! qui me voulais du bien,
Mais qui m'aimais moins que ton chien !

Hélène, sincère et jalouse,
Attentive comme une épouse,
M'offrant, à l'abri de tranquilles palmes,
Un refuge indolent et calme,
Mais qui liait de trop de noeuds
Mon coeur aventureux !

Petite Rosine hardie,
Vive comme un pétillement d'incendie,
D'une âme neuve, grande ouverte,
Buvant la vie offerte;
Proie à de trop précoses pensées;
Dont la danse insensée
S'en vint tourner autour de moi,
Le diable sait pourquoi,
Et qui m'inoculas une étrange amitié,
Aussi tant de pitié !
Troublante enfant,

Dont je n'ai pas bien su vraiment
Si j'étais le père ou l'amant,
Mais dont l'oeil noir et les demi-caresses,
Passés, lancinent ma détresse.

Ah! vous respirez, vous marchez,
Au monde encore vivantes,
Et pour apaiser le Souvenir,
D'autres amours vous font des élixirs;
Mais vous n'êtes pour moi que des ombres fuyantes
Qui ne voyez même pas dans la nuit
Mon fantôme qui vous poursuit.

Hormis toi, fatalement unique,
Brune almée, chaude fleur d'Afrique,
Qui fis passer un court midi
Sur mes jours engourdis.
Tu as franchi l'ultime porte,
Vraiment, ah! vraiment morte,
Et je m'enveloppe de ton linceul,
Te gardant à moi seul.
Au grand silence où tu reposes
Se penche la prière des roses
Et tu sens, sur ton lit étroit,
Mon coeur mort serré près de toi.

Toutes ces morts, toutes ces morts
Dont, avec ce qu'on aime
On est tué soi-même !
Quand donc, comme en un port,
Atteindrai-je la grande Mort
Qui, dans une suprême déroute,
Vous enterrera toutes !

II

POÈMES POUR APHRODITE

A UNE BELLE MASSSEUSE

La volupté est sa fin à elle-même, comme la fleur est parfaite indépendamment de son fruit.

DANTIN

Tes mains, Jeanne, sont de magnétiques esprits
Dont le vol ondoyant m'entoure et me captive;
Légers comme le souffle invisible des nuits,
Subtils et pénétrants comme une flamme vive.

D'elles coule la force en fluides anneaux;
De leurs palmes la vie et le rêve s'exhalent,
Et de leurs doigts, comme de multiples rameaux,
Sort une éclosion d'effluves triomphales.

Quand leur charme s'attache à mon corps langoureux,
Il semble que sur moi des papillons se posent,
Ou je me sens, à leur toucher prestigieux,
Enseveli sous les jacinthes et les roses.

Sur le livre vivant devant elles ouvert
Elles courent, traçant de mystiques emblèmes;
Et chacun des feuillets, à leur caprice offert,
S'illumine à son tour d'un merveilleux poème.

Pour mes membres lassés des pierres du chemin
La tiédeur de tes mains est comme une onde douce.
Elles me font, avec leur rythme surhumain,
Un moëlleux coussin de laines et de mousses.

Tes mains savantes se promènent sur mon coeur
Comme sur l'instrument qu'un artiste lutine;
Il s'éveille et frémit à cet archet vainqueur
Et tout mon être vibre en musiques divines.

Au jardin de ma chair nul parterre secret,
Nul nid dissimulé que leur touche n'assiège,
Jusqu'à ce que, pâmé d'un invincible attrait,
Chaque oiseau palpitant se jette dans leur piège.

Dans mes sens accablés des fatigues du jour,
Dans mes membres que lie une torpeur fatale,
Tes électriques mains ressuscitent l'amour
Et font battre la joie à sa source vitale.

Toi-même, hélas! pareille aux Edens interdits,
Te dérobes aux voeux qui montent vers tes charmes . . .
Et déesse, en ton insensible paradis
Tu t'enfermes, hautaine, à l'abri de nos armes.

Ton coeur plane au-dessus de nos désirs humains;
Tu nous défends avec une froide énergie
De mendier tes dons; mais dans tes tendres mains
La divine pitié toute se réfugie.

Ah! du moins je viendrai, dans ces mains de douceur,
Déposer mes soucis comme en de calmes vases,
Et, livré tout entier à leur charme berceur,
J'implorerai de toi d'édéniques extases.

Elles seront comme des soeurs de charité
Adoucissant les lois charnelles qui m'oppressent,
Et verseront pour philtre à mes nerfs tourmentés
L'apaisement de leurs secourables caresses.

Et je les fleurirai de mon culte pieux,
Je baiserai chaque repli de leurs phalanges,
Je serai leur poète, et d'un coeur radieux
Je mettrai dans tes doigts des bagues de louanges.

STANCE PAIENNE

Quand on a extrait la jouissance des actes des sens, on en a exprimé toute la beauté: le reste est pratique et vulgaire.

DANTIN

Ton corps est la chapelle où j'adore et je prie,
Nef secrète où s'agenouillent mes pensées,
Humbles comme un pèlerin de Saint-Jean-d'Acre; ,
Vitraux, soleils fondus en douces armoiries;
Dômes iridescents aux lanternes de nacre,
Tenant le ciel dessous leurs coupes renversées;
Dalles, miroirs polis où court un réseau bleu
Sur le blanc délicat des marbres penthéliques;
Lustres prestigieux où mes rêves s'embrasent;
Arceaux vibrants, hantés de l'effluve d'un Dieu,
D'où, comme des pigeons, s'envolent les extases;
Autels parés pour des holocaustes magiques;
Rubis éclos parmi le somptueux jardin
Des châsses d'argent pur et des conques bénites;
Tentures obscurant sous la moire et la soie
Les pyxides de jade aux émaux de carmin;
Encensoirs balancés pour l'arcane des rites
Où les symboles orthodoxes se déploient.
O sanctuaire où chante un hymne à la Beauté

Que mon coeur, tendre écho, murmure et se répète;
Où derrière le Voile, oracle frémissant,
L'Amour pose et résout son énigme immortelle,
Ceint de lotus d'aurore et de roses de sang:
Sous ton portail ombreux que ma route s'arrête;
Ah! je veux, emporté d'une ivresse éternelle,
Oubliant tout, enclos en toi seul, révérer
L'Alpha mystique inscrit à ton fronton sacré
Et l'Oméga que trace une abside jumelle !

LITANIE — SYMBOLE

La volupté est comme la fleur qui s'offre, ardente, au bord du chemin: en la cueillant on la tue.

DANTIN

Chaos potentiel, essence
Où germe tout ce qui commence;

Nue obscure où de l'éclair vif
Jaillit l'atome primitif;

Creuset du Néant étonné,
Berceau de l'Etre nouveau-né;

Force d'attraction souveraine
Qui fait tourner la sphère humaine;

Pôle qui tient orientée
Vers ton but l'aiguille aimantée;

Source initiale et vivace
Où bouillonne le sang des races;

Glèbe, champ nourricier des mondes,
Qu'échauffent les sèves fécondes;

Sillon tracé de ligne sûre
Où lève la moisson future;

Atelier où le Maître habile
Façonne l'éternel argile;

Moule où d'une lave de feu
Se coule l'image d'un dieu;

Astre aux effluves de mystère,
Hantise des nuits solitaires;

Ciel qui tiens l'infini du rêve
Enclos dans ta minute brève;

Eden où le couple complice
Mord ensemble au fruit de délice;

Langueur qui fit Eve docile
Aux ruses tendres du Reptile;

Rameau surgi du tronc fatal
De l'arbre du bien et du mal;

Mental Océan où se noie
L'âme en un tourbillon de joie;

Vaisseau qui, gonflant ta voilure,
Cingles vers la grande aventure;

Des nefs que l'orage envahit,
Port tranquille, refuge, abri;

Jardin clos, parterre biblique
Où s'entr'ouve la Rose unique;

Val paisible parmi les monts,
Grotte obscure que nous aimons;

Creux abrité, secrète allée
Où croît le lys de la vallée;

Fleur pudique, Belle-de-nuit,
Que la ténèbre épanouit;

Nénuphar aux candeurs d'extase
Sur l'étang d'herbes et de vase;

Arche de lierre et de houx
Pour le passage de l'époux;

Conque fine aux teintes rosées
Parmi les algues irisées;

Mousse pour les ébats légers
De la bergère et du berger;

Buisson dont la ramure ardente
Marque la Déité présente;

Nid où sous les duvets soyeux
Se blottit l'oiselet frileux;

Abeille qui du suc des tiges
Sais distiller un miel prodige;

Blanche agnelle dont la toison
Eveille en chaque homme un Jason;

Cavale, sous le mords ardente,
Qu'un dompteur obstiné tourmente;

Arachné aux rayons d'étoile
Prenant l'homme insecte en ta toile;

Reine en ta couche où se déploient
Les voiles de lin et de soie;

Isis, que mainte langue humaine
Loue en aphoniques antiennes;

Idole en ivoire sculptée
De son temple gardant l'entrée;

Frisson de l'esclave insoumise
Que l'âpre verge pénalise;

Porte du caveau redouté
Que force un sésame enchanté;

Prison, somptueux Château d'If,
Dont on veut être le captif;

Ecole première où sans livre
L'homme apprend le secret de vivre;

Salle symphonique où s'isole
Une romance sans paroles;

Douce héroïne que déchire
Un drame de pleurs et de rire;

Cellule mystique et secrète
Dont Amour est l'anachorète;

Bonne hôtesse, dans ton logis
Accueillant le père et le fils;

Hautain reliquaire, autel vierge
Qu'escorte l'hommage du cierge;

Rosace aux feux irradiés
Parmi l'albâtre des piliers;

Calice où le sang pur du rite
S'épanche en offrande prescrite;

Pour un espoir consolateur
Blessure en un flanc rédempteur;

Noeud complexe que la Nature
Façonne au pli de sa ceinture;

Coffret intime, inviolé,
Dont un seul brise le scellé;

Flacon d'ambre et de jade antique,
Gardien d'essences hermétiques;

Urne à la vitale liqueur
Où fermente le sang du coeur;

Fin banquet dont le mets étrange
Jouit de pair à qui le mange;

Joyau qui de parure égale
Ceins l'hétaïre et la vestale;

Montre à l'écharpe de l'almée
Y marquant l'heure bien-aimée;

Don sans prix par le coeur offert,
Mais, s'il se vend, toujours trop cher;

Du jour neuf aurore vermeille,
Matin que Chantecler éveille;

Loquet où ceux qui vont partir
Enchâssent le doux souvenir;

Gaine étincelante et nacrée
Pour une lame consacrée;

Anneau dont l'or diamanté
S'inscruste au doigt qui l'a porté;

Timbale au battement rythmique
Scandant la danse spasmodique;

Piège qu'amorce le Plaisir,
Trappe où s'enferrent nos désirs;

Coupe où l'instinct se désaltère
D'un vin doux à la lie amère;

Instant qu'on se rue à saisir,
Présent aveugle à l'avenir;

Lèvre au sourire angélisé
Invoquant l'ultime baiser;

Bouche enfantine que nourrit
Le lait magique des péris;

Oreille aux lobes purpurins
Tendue à des secrets divins;

Main dont l'étreinte inassouvie
Se referme, enserrant la vie;

Caresse douce et maternelle,
Pitié nous cachant sous son voile;

Mirage, brouillard enjôleur,
Guide à des termes de douleur;

Labyrinthe dont le méandre
Egare qui veut y descendre;

Vélin érudit où s'expose
Le profond algèbre des causes;

Alpha dont la courbe croisée
Tient toute l'Enigme enlacée;

Oméga portant biens et maux
Liés en tes cercles jumeaux;

Vertige à la raison qui tremble,
Sommet, abîme tout ensemble;

Cycle où tout commence et finit,
Femme, ton ventre soit béni !

III

POÈMES MÊLÉS

JOIES DU CIEL

Je ne voyais que ciel de l'un à l'autre bout,
A ma gauche, à ma droite, autour de moi, partout.
Je ne voyais que ciel, pour contour et pour cime,
Pour horizon le ciel et le ciel pour abîme,
Sur le sommet d'un roc où l'on m'avait conduit.
On eût dit, en voyant auprès de moi l'Esprit,
Deux enfants égarés des milices divines
Qui le soir, oublieux des célestes collines,
Dans un vallon du ciel portant leurs doux ébats,
Causent tranquillement des choses d'ici-bas.

LES TRENTE DENIERS

(Actualité)

O Christ! en regardant ce diadème vert
Qui, de ton sang gorgé, sourit sur ton front blême,
Ce soir, à pleine voix, de mon coeur grand ouvert,
Je te jette l'aveu de mon dégoût suprême!

Comme toi j'ai goûté l'amertume du fiel;
Mon front, comme le tien, a saigné sous l'épine.
Crucifié! dis-moi, de ta lèvre divine,
Ce qu'implorent tes bras allongés vers le ciel?....

S'irradiant soudain de céleste lumière,
La vivante Vertu se tordit sur la croix;
Une larme de sang perla de sa paupière,
Et je m'agenouillai, car j'entendis sa voix.

"Laisse-moi, si tu veux, Père, la meurtrissure
Qui fait ployer mon front sous un joug écrasant,
Mais enlève du moins l'ignoble flétrissure
Dont Judas a souillé ma lèvre en la baisant!"

LA FEMME IDEALE

Quoiqu'en ait prôné de tout temps
La sagesse proverbiale
Et les sceptiques attristants,
J'ai trouvé la femme idéale!

Elle existe! crystal parfait,
Rose sans l'ombre d'une épine,
Rayonnante, au coeur stupéfait,
D'une plénitude divine.

Elle est belle: son galbe fin
Offre un joyau de ligne pure;
Son front couronne de satin
L'or ondé de sa chevelure;

L'arc de ses lèvres est charmant,
Ses yeux ont des clartés d'aurore,
Et dans son moindre mouvement
Une musique s'élabore.

Son esprit? miroir de haut ton
Où toute image s'irradie;
Elle est sage: elle a lu Platon
Et creusé l'Encyclopédie.

Pourtant nulle solennité
Ne pèse aux gestes de son âme;
Et caprice, humour et gaieté
S'y jouent en une libre flamme.

Son coeur? un merveilleux archet
Pour l'amour et ses chauds arpèges;
Sa caresse ouvre le sachet
D'irrésistibles sortilèges.

Mais rien d'illusoire en ce feu:
Mon amante est sûre et fidèle
Et ses baisers portent le voeu
D'une passion éternelle.

Somme égale à tous mes désirs !
Femme totale! riche vase
Déversant tous les élixirs
Où germent l'ivresse et l'extase!

Pourquoi faut-il qu'un seul détail
Me rejette aux limbes du rêve
Et de ce splendide vitrail
Brouille la rutilance brève?

Hélas! pour cette déité
En vain, ô mon coeur, tu t'allumes:
L'idole est une trinité,
Le chef-d'oeuvre est en trois volumes.

J'ai dû, pour former chaque trait
De cette Dame élyséenne,
Réunir en un seul portrait
Marthe, Monique et Madeleine.

Marthe a la beauté sans esprit;
Madeleine a l'esprit sans charmes,
Et Monique, ardente péri,
Est commune à tirer les larmes.

Il me faudrait, pour que les rois
Enviassent ma chance unique,
Pouvoir posséder à la fois
Madeleine, Marthe et Monique!

A CLOVIS DUVAL

Auteur hermétique et abscons

O poète, ta Muse est voilée à la turque,
Et dérobe ses yeux comme on cache un secret;
Elle force à chercher maint invisible attrait
Sous de longs vêtements dont l'étoffe bifurque.

Or, malgré ces atours très chastes, il est sûr qu'
Elle risque sans peur plus d'un pas indiscret
Et paraît inviter quelque mortel arrêt,
Quand sur la corde raide elle ébat sa mazurke.

L'esprit la suit, grisé d'un parfum de moka,
Dans la brume encerclant son élan virtuose,
Et prêt à renoncer aux sens qu'elle évoqua.

Mais, s'il creuse assez loin l'énigme qu'elle pose,
Tout s'éclaire: l'image a fait jaillir la chose,
Et, riche de sa peine, il s'écrie: Euréka!

ALCHIMIE

L'instinct esthétique, inspirateur des oeuvres belles, n'est qu'une sublimation de l'instinct créateur des corps.
FREUD

Le germe frémissant aux lombes de l'artiste
Il l'a semé, prodigue, en des spasmes de chair;
Le hasard l'a jeté sur une lande triste
Où, végétant, il n'a créé qu'un fruit amer.

Il n'a pas embrasé de son effluve ardente
Celle qui le reçut en son sein engourdi;
Comme un vin que subit la lèvre inconsciente
Il a coulé sans force au coeur appesanti.

Les fils qu'il engendra sont une pâle troupe
De corps anémiés et d'esprits impuissants;
Ils vont, penchés au sol, dédaigneux de la coupe
Où l'altier Idéal offre à boire son sang.

Ses filles ont sucé le lait des choses vaines:
L'amusement frivole et le geste indiscret,
Et sous les fards masquant le rouge de leurs veines
Leur jeunesse a perdu son dernier pur attrait.

Il croyait s'entourer d'une famille d'âmes
Où se mirât la sienne en fidèle clarté;
Mais dans ces coeurs lointains sans ressort et sans flammes
Il ne reconnaît rien de son être emporté.

Malgré le bruit d'enfants qui remplit sa demeure,
Son foyer est désert, tel celui d'un aïeul,
Et comme un étranger loin du pays qu'il pleure,
Parmi les siens il erre, invisiblement seul.

* * *

Mais dans le vase enclos qui en gardait la source
Le ferment est resté créateur et fécond,
Et la sève vitale a poursuivi sa course
En de secrets canaux intimes et profonds.

Le feu qui s'épuisait en vulgaires caresses
Fait crépiter au coeur des désirs inouïs,
Et le philtre où les sens imploraient leurs ivresses
Dans le cerveau s'épanche en rêves éblouis.

Il dresse des bosquets de palmes et d'eaux vives
Aux steppes de l'esprit par les glaces mordus;
Son flot ouvre le roc qui retenait captives
Mille nefs aspirant aux trésors défendus.

Il lui livre un jardin d'idéales épouses,
Belles comme les fleurs blondes du jeune été,
Et dans leurs bras noués en étreintes jalouses
Il connaît le sommeil d'un alcôve enchanté.

Il suscite en ses flancs des hordes filiales
De poètes, de saints, de héros et d'amants,
De femmes aux yeux purs, aux âmes liliales,
Tous nés de lui, portraits de son riche tourment.

En un oeuvre hanté de leur multiple image,
Père, il en veut fixer le tendre souvenir;
Par l'archet, le ciseau, sur la toile ou la page,
Son coeur ambitieux les voue à l'avenir.

Ainsi lorsque, déçu d'une soif infinie,
Son bonheur s'effondrait aux sables du réel,
L'amour désespéré se muait en génie
Et sur les restes morts posait l'Art éternel.

Qu'importe la grandeur à sa vie interdite
Et l'échec douloureux de sa postérité?
Car de son propre sang, nouvel hermaphrodite,
Il a dans une extase engendré la Beauté.

L'HEURE DE L'AME

On croit que les instants se déroulent égaux,
Que l'heure d'aujourd'hui est l'heure de la veille,
Et que, scandée au pas de balanciers loyaux,
Toujours une minute à sa soeur est pareille.

Quand le nouveau soleil étage son parcours,
Chassant l'ombre aux confins du mont ou de la grève,
Tout oeil a discerné le matin ou le jour,
Et l'on sait qu'il est nuit quand la lune se lève.

Mais l'âme a son cadran plus intime et plus sûr
Où s'inscrivent les jours, les mois et les années,
Mesurés, non aux lois fatales de l'azur,
Mais aux rythmes changeant d'inégales journées.

Il surgit à son ciel des aubes et des nuits
Qu'elle seule connaît, opaques ou brillantes,
Et des heures, selon ses modes infinis,
Au défit des éthers coulant, brèves ou lentes.

Les moments n'en sont pas à des timbres comptés
Par un marteau sonnant d'inflexibles cadences,
Mais aux chocs inconstants dans le coeur suscités
Par tout ce qui l'atteint, le caresse ou l'offense.

La ténèbre souvent en notre âme a l'éclat
D'un jour illuminé de tendresse et de joie,
Et maint soleil, tournant en sinistres ébats,
N'est plus qu'un astre éteint où l'horreur se déploie.

Le présent coule inerte en un fleuve de plomb,
Quand la douleur nous tient à son âpre morsure.
L'on entend soupirer: "Ah! que ce jour est long!"
Le coeur qu'une tristesse invisible torture.

Mais la minute heureuse est sans chaîne et sans poids;
Elle bondit rapide, avec un ris de source,
Alerte, escalandant les heures à la fois,
Et les sens et l'esprit halètent à sa course.

Le soleil ne proclame, impassible veilleur,
Que des successions par l'Image bornées:
Le vrai temps, c'est celui de l'être intérieur
Qui de son globe errant marque nos destinées.

C'est lui dont le caprice en éclair fugitif
Condense le midi des extases profondes,
Ou, de sa lourde main barrant leur flot captif,
Sait en éternités transmuer les secondes.

Et quand vont s'effondrer à l'ultime Océan
L'heure où l'on désespère avec l'heure où l'on aime,
Egales désormais en face du néant,
C'est l'essence du Temps qui meurt avec nous-mêmes.

IV

PAROLES POUR MUSIQUE

POUR LE DERNIER NUMERO DE L' *Avenir*

COMPLAINTE SUR UN AIR ANCIEN

SUR UNE MAZURKA DE CHOPIN

DECEMBER BLUES

CANTATE POUR LES URSULINES

POUR LE DERNIER NUMERO DU JOURNAL "L'AVENIR"

Gais chevaliers de la pensée,
Poètes au coeur généreux,
La plume à votre poing dressée
Etait une lance de preux.
Dol, fraude, injustice, infamie,
Succombaient en vos fiers débats,
Et le frisson de vos combats
Galvanisait la foule amie.

Vous disiez à tous la parole
Du droit et de la loyauté,
Et ne respectiez d'auréole
Que celle de la vérité:
Aussi quelles fureurs jalouses
Chez tous les fourbes, les menteurs,
Quand de leurs projets imposteurs
Vous dégonfliez les ventouses!

Pour étouffer la voix austère
Que la peur ne connaissait pas,
L'or, un matin, avec mystère
Vint faire luire ses appats.
Mais zut! vous ne fûtes pas tendres
Au flirt engageant des Plutus,
Et la réponse fut: Motus!
Messieurs, *ni vendus ni à vendre!*

Alors, (voyez comme on s'enivre!)
Les dieux déçus ont cru pouvoir
Vous enlever le droit de vivre
En barricadant le tiroir.
Mais en vain leur plan s'élabore
De vous réduire par la faim:
Sans galette, tarte, ni pain,
Vous leur résisterez encore.

Défiant leur prose moisie,
Vous brandirez comme un flambeau,
L'art, l'idéal, la poésie,
Le rayon du juste et du beau.
Vous nous direz quelle espérance
Doit hausser notre coeur serein,
Et vous ferez comme un airain
Sonner le doux parler de France.

Refrain

Fils! l'avenir vous tend les bras,
Si la patrie ingrate vous affame;
Car toujours l'avenir acclame
L'esprit fier *qui ne se vend pas.*

COMPLAINTE SUR UN ARRANGEMENT D'UN AIR ANCIEN

J'ai perdu ma douce amie,
J'ai perdu mon cher amour,
Et l'étoile de ma vie
S'est éteinte pour toujours.
Sous le poids qui me torture,
Je conjure
La nature
De me consoler;
Mais ni les astres moroses
Ni les roses,
Frais écloses,
Ne me prennent en pitié.

Comme un lis pur et candide
Brillait sa jeune beauté,
Et ses yeux, miroirs sans rides,
Disaient l'âme sans péché.
C'était une enfant naïve
Et plus vive
Que la grive
Sur l'herbe des prés;
Et, comme une brise folle
Qui s'envole,
Sa parole
Semait l'air et la gaieté.

Un jour nous étions ensemble
A l'ombre des bois charmeurs,
Elle, d'une voix qui tremble,
M'ouvrait l'espoir de son coeur.
Las! malgré la foi promise,
        Par surprise
        Je l'ai prise
    Au mépris de Dieu.
Alors, de douleur démente,
        Et pleurante,
        Mon amante
M'a dit éternel adieu.

J'ai prié devant la Vierge
D'un coeur de remords transi,
Et j'ai fait brûler des cierges
Pour obtenir sa merci.
        L'anathème
        De Dieu même
    Me paraît un don,
Si, me laissant dans l'abîme,
        La victime
        De mon crime
Ne m'accorde son pardon.

Rien ne peut calmer la peine
Qui m'opprime incessamment
Et chaque matin ramène
L'épine de mon tourment.
Tout m'offre en un noir nuage
        Son image
        Et le gage
    De mon triste sort;
Et, de désespoir percée,
        Ma pensée
        Insensée
Ne sait qu'appeler la mort.

SUR UNE MAZURKA DE CHOPIN

Opus VI

Rêve fini,
Bonheur à jamais banni,
Ton céleste mirage
Vivante dégage
L'image
De mon amour
Radieux comme un beau jour,
Et de ton orbe irisé
Tout le passé
Sort, embrasé
De nos baisers.

Fantôme de ma triste nuit,
Souvent, quand le soleil me fuit,
Tu viens, comme un astre qui luit,
Perçant les voiles de l'oubli,
Chère!

Bois parfumés
Où nous nous sommes aimés;
Verts sentiers, sources pures,
Vibrantes ramures,
Conjurent
L'éclat joyeux
De ta voix et de tes yeux,
Et dans des prés enchanteurs
Je vais, songeur,
Cueillant la fleur
De ton coeur.

Mais en vain l'ivresse
D'un cher souvenir
Un instant caresse
Coeur qui veut mourir.
Pourquoi me poursuivre
D'un futile émoi?
Que me sert de vivre,
Si je vis sans toi?

Ah! que ta prunelle
Détourne ses feux;
La nuit éternelle
Est ce que je veux.
Qu'en mon coeur périssent
Tes traits bien-aimés
Pour que mon supplice
Veuille se calmer.

Jours naufragés !
Le destin nous veut étrangers;
De ta lointaine rive
Ta plainte captive
Avive
D'un dard secret
La blessure de mon regret,
Et de l'amour, mon orgueil,
Sur un écueil
Scellant mon deuil,
Gît le cercueil.

En vain dans les bois embaumés,
Du poids de l'automne opprimés,
Errant, de désir consumé,
Je cherche tes traits bien-aimés,
Chère !

Rêve fini,
Bonheur à jamais banni,
Ton funeste mirage
Mourante dégage
L'image
De mon amour
Qui s'efface sans retour,
Et de ton sombre miroir
Las! je crois voir
Surgir en noir
Mon désespoir.

DECEMBER BLUES

Your cheeks are April and your lips are June,
  But your heart is December.
 Your eyes sparkle as fiery stars
  Above a cold, pale moon.
  How I tried there to kindle
  A glow, a spark, an ember!
 But your heart lies, a shield of ice,
  Holding your love in slumber.
 May blossoms in your lips and eyes
  But your heart is December.

 Now let's talk about it, Sweetheart,
  Even if words are vain;
 Let us joke about it, Sweetheart,
  As my tears I restrain.
 Why, you are such a gentle kid,
  You are such a live dame !
 Your body's chock-full of action.
 To hold your heart in slow motion,
  Don't you think it's a shame ?

There's paprika in your talk.
There's champagne in your laughter.
It's a riot where'er you walk,
On land, or air, or water.
All your limbs keep moving and smart,
And run and play and dance.
Only one, that poor little heart,
Isn't given a chance.

Why should you keep yourself above
The world of inner joys?
Your days seem filled with gayety
And your life is a whirl,
But there hides with her heart empty
A lonely little girl.
You are a Summer of beauty and light,
But your heart is December.

At ninety in the shade,
Cool as a cucumber,
Why do you fly from my kiss
As a wolf to his timber ?
You are a whole Summer of beauty,
You are a tornado of charms;
And my heart lays dead and drowned
In a pool in December.

CANTATE POUR LES URSULINES

Récitatif :

Sur le bord du grand fleuve à l'ombre des savanes
Tout un peuple, abrité sous de pauvres cabanes,
Sans cesse menacé par le fer et le feu,
Lutte sous l'oeil de Dieu.

Rien pour le soutenir dans sa tâche sévère,
Rien pour guider son âme et calmer sa misère
Que l'égide invincible et haute de sa foi,
Le drapeau de son roi.

Un choeur d'habitants de Québec :

Dieu suprême que tout adore,
A qui chaque nouvelle aurore
Porte l'aile de notre espoir,
Sur les sentiers de notre terre
Lance ta grâce messagère,
Prometteuse d'un meilleur soir.

Apaise la faim de nos âmes,
Consume à tes puissantes flammes
Les maux qui rongent nos destins.
Que ton miracle à qui tout cède
Aux corps meurtris porte remède,
Ravive nos coeurs incertains.

Marie de l'Incarnation, priant dans le silence de sa cellule :

Seigneur! Dans le secret de votre autel
    Quelle extase m'anime?
Et quel frisson vient me jeter l'appel
    De votre voix divine?

Que voulez-vous? A vos pieds je répands
    Mon être en sacrifice.
Pour accomplir vos desseins triomphants
    Que je m'anéantisse.

Une Soeur Hospitalière :

Seigneur! J'entends surgir des cris plaintifs
    Sur des plages lointaines
Et se gémir de peuples primitifs
    Les souffrances humaines.

Est-ce pour moi qu'un message est porté
    A travers l'onde immense,
Pour que chez eux de votre charité
    J'épande la semence?

Choeur des Anges :

Vers le Trône infini monte votre prière,
Elle atteint les parvis de la Clarté Première
Où le Christ glorieux règne sur l'univers.
    Vous tirant d'un monde pervers,

Chargé sous le poids de ses crimes,
Il vous choisit, douces victimes,
Et vers un peuple, attendant vos secours
Pour alléger la peine de ses jours,
Généreuses, Il vous envoie.
Que vos coeurs nagent dans la joie
Et chantent, radieux :
Merci, mon Dieu !

Choeur des Religieuses mettant
pied à terre à Québec :

Bon Maître, nous voici, dociles à ta voix !
Canada, reçois-nous à l'ombre de la Croix,
Terre auguste et de loin chérie,
Qui seras désormais notre unique patrie !
Vous qui nous accueillez sur ces bords étrangers,
Nous venons partager vos tâches, vos dangers.
Peuple chrétien, hordes sauvages,
La paix de Dieu règne sur vos rivages !
A vous tous, nos frères et soeurs,
Ah! tout grands nous ouvrons nos coeurs.

Récitatif :

Voyez ! dans un transport d'amour et de foi vive
Comme elles ont baisé le sol de notre rive !

Choeur des habitants de Québec :

Vivat! Salut aux femmes inspirées !
Acclamons à genoux leurs faces révérées !
Au Dieu bon qui nous les donna
Pour soutenir notre courage
Aux épreuves de son ouvrage,
Gloire! Hosanna!

Solo :

Que leur procession, le rosaire à la main,
S'avance sur les fleurs qui jonchent leur chemin,
Et qu'à leur prière mystique
Transperçant la voûte des cieux
Se mêlent les accents joyeux
De nos cantiques.

Choeur de femmes indiennes :

Un reflet merveilleux brille sur leur visage,
Ne leur refusons pas notre furtif hommage.
Le Grand Esprit guide leurs pieds !
Leurs yeux sont des flambeaux célestes
Ecartant les ombres funestes
De nos foyers.

Habitants et Indiens ensemble :

Vivat! Salut aux femmes inspirées !
Acclamons à genoux leurs faces révérées !
Au Dieu bon qui nous les donna
Pour soutenir notre courage
Aux épreuves de son ouvrage,
Gloire! Hosanna!

Le Gouverneur, M. de Montmagny :

Filles pieuses que la France
Confie à ce peuple exilé,
Sur notre roc inviolé
Vous faites germer l'espérance.
Bienvenue à votre présence !
Et chez nous, d'un zèle béni
Dispensez le pain de l'esprit
Et soulagez toute souffrance.

Choeur de jeunes filles :

Ah! nous vous attendions, vous, les secondes mères
Qui guiderez nos pas sur vos traces austères,
Et qui ferez fleurir en ce désert perdu
Le beau parterre des vertus.

Choeur de pauvres et de malades :

Venez à nous, grands coeurs que l'amour incendie.
Déversez sur nos maux vos douces sympathies.
En nous du Christ martyr en sa plainte expirant,
Consolez les membres souffrants.

[*Choeur d'orphelines :*]

Recueillez-nous, enfants sans mères, sans familles.
Ah! qu'il nous sera doux de devenir vos filles,
Et d'apprendre sur vos genoux
L'histoire de Dieu mort parmi nous.

On entend le son des cloches et de l'orgue.

Les missionnaires, à la porte de la chapelle :

Soeurs de foi, vaillante cohorte,
Comme nous apôtres de Dieu,
Repos, refuge, ce saint lieu
Largement vous ouvre ses portes.
Avec vous le Ciel nous apporte
Un aide à nos travaux sacrés,
Le soutien des bons éplorés,
Le salut pour les âmes mortes.

Récitatif :

Au portail pavoisé notre foule attendrie
Croit voir, le front nimbé, passer Marthe et Marie.

On entend en sourdine, de l'intérieur du temple, le chant du Te Deum :

Te Deum laudamus! Te Dominum confitemur !
Te aeternum Patrem omnis terra veneratur!

Soeur Marie de l'Incarnation, dans le silence de sa cellule :

Mon Dieu! sous le fardeau béni de vos bontés
Mon pauvre coeur s'affaise.
Ah! calmez ce bonheur que je ne puis porter,
Soutenez ma faiblesse!

La Soeur Hospitalière :

Que j'ai hâte, mon Dieu! dans ce champ étendu
D'accomplir votre tâche.
Ah! que, pour le service et le labeur ardu,
Mon coeur ne soit pas lâche!

Toutes les religieuses murmurant ensemble :

Jésus! Daignez bénir notre premier sommeil
En ce nouvel asile;
Et que, veillant sur nous, nous attende au réveil
Votre grâce fertile!

Choeur des Anges, en sourdine :

Vers le Trône éternel ont monté vos prières,
Atteignant les parvis de la Clarté Première
Où le Christ glorieux règne sur l'univers.
Vous tirant d'un monde pervers,
Chargé sous le poids de ses crimes,
Il vous choisit, douces victimes,
Et vers ce peuple, attendant vos secours
Pour alléger la peine de ses jours,
Généreuses, Il vous envoie.
Que vos coeurs nagent dans la joie
Et chantent, radieux:
Merci, mon Dieu!

A travers trois cents ans, choeur
des religieuses de 1939 :

O Mères! votre épi naissant,
Dieu l'a béni dans sa croissance.
Voyez, à travers la distance,
Cette troupe de vos enfants!
De vos pas poursuivant l'empreinte,
Sous le souffle ardent de vos coeurs
Nous perpétuons vos labeurs
Et maintenons votre oeuvre sainte.
En ce grand jour marqué aux cieux,
Nous voici, filles de vos âmes,
Toujours entretenant la flamme
Pour vous allumée en ces lieux.
Héritières de votre histoire,
Ah! nous tombons à genoux.
Douces mères, bénissez-nous
Et gardez-nous votre mémoire.

[*De l'intérieur du temple* :]

Veni, Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita.
Imple superna gratia
Quae tu creasti pectora.

V

POÈMES FAMILIERS

LA FAMILLE BEAUFAUX

Dans la famille Beaufaux ils n'sont point sots.
La nature leur a départi l'esprit à r'vendre.
Mais ils préfèrent à leurs amis l'donner gratis.

Charles, l'aîné de la maison, est fort bon garçon.
Il a des vers plein le cerveau, que ça fourmille.
Tous les jours en sortent de nouveau
A grands boisseaux.

Mimie possède un gosier qui n'est point d'osier.
Elle chante avec un brio à faire rendre l'âme,
Et toujours sa voix sans défaut tombe sur le dos.

Manette, ange de douceur, veille sur ses soeurs.
Cette enfant-là vous a un coeur comme de la crème;
Son caractère f'ra le bonheur d'son épouseur.

Phonse a beaucoup voyagé, trotté, roulé.
En ce moment il r'vient du fond de la Cannebière.
On fait des bonds jusqu'au planfond. Zuze, mon bon!

Lise, malgré sa faible santé, a d'la fermeté.
Cette enfant-là fera son ch'min,
Si rien n'l'arrête, et sa fortune ira grand train,
Si tou'va bien.

Lotte cultive avec succès l'art du ballet.
Quand elle prend ses positions dedans le cirque,
Ell' met les tigres et les lions en pamoison.

Baquet est fort bien élevée, quoiqu'un peu gâtée.
Elle a fait son éducation à Watermae a le ! !
C'est d'elle que j'ai appris le ton de ma chanson.

J'offre un dernier compliment à la maman,
Qui pour donner tant d'qualités à sa famille
En elle-même les a résumées pour commencer.

UN AUTRE "POEME DE BOIS" POUR JEANNOT

Bébé-roi, minuscule despote,
    Tu tiens soumis à tes vouloirs
Toutes les puissances domestiques.

    Ton doigt se lève, et le mouchoir
    Religieux qui t'emmaillotte,
Et le biberon, la crécelle, la pelote,
        Et le gruau sucré,
        Et la goutte prescrite,
        Vers toi se précipitent.

        Un seul grognement,
        Et, sursautant, maman
    Y va du genou et de la musique
        Et chasse éperdûment
    L'ombre odieuse du moustique.

    Mais où vraiment tu es monarque,
    C'est quand, fièrement orné
    De ta seule peau, lisse écharpe,
        Majestueux je te vois,
        En posture rigide,
    Présidant une cour invisible
    En quelque transcendante zône,
    Préoccupé de hauts pensers
        Et d'une intime attente,
    Méditer, grave, sur ton trône
        Ovalement percé.

ACROSTICHES

I

Le monde est un lac agité
Où par tous les vents emportés
Tout s'efface comme un mirage,
Tout passe, hormis l'amitié,
Eternel défi des orages.

II

Le monde est une mer étrange
Où, sous les coups de l'aquilon,
Tout se renouvelle, tout change,
Tout passe, hormis mon affection
Et ma tendresse pour mon ange.

III

Soeur Suzette, on me dit qu'aux touches de ton art
Une poupée a dû des beautés infinies.
Zénon le Philosophe y verrait un écart
Et dirait enfantins ces jeux de doux génie.
Toutefois, à ton coeur souffle une Voix bénie,
Te louant d'exercer ces talents gracieux
Et léguant aux enfants le royaume des cieux.

IV

Jeanne, une heure trop courte a croisé nos chemins
Et me garde tes traits ainsi qu'un rêve aimable
Apparu sans espoir de riches lendemains.
Ni les jours néanmoins ni leur reflux instable
N'effacent de mon coeur ton gentil souvenir
Et ton image en moi se refuse à mourir.

V

Françoise l'a voulu: il faut que du néant,
Rare acrostiche, en son honneur je te suscite,
Apportant à son charme un hommage séant
Né du trop bref éclair d'une chère visite !
C'est un rude labeur, des muses redouté,
Où la lettre à l'idée impose son caprice.
Il est juste pourtant qu'à jeunesse et beauté,
Serviteur avec tous, l'alphabet obéisse;
Et déjà le chef-d'oeuvre en mon coeur a chanté.

VI

FRAGMENTS DE POÈMES ET BOUTS RIMÉS

PAR FEMME

O NUIT !

MON ÂME

WHEN YOU

PAR FEMME

Par femme fut Adam déçu
Et Virgile moqué en fut.

Femme chevaucha Aristote:
Il n'est rien que femme n'assote.

O NUIT !

O nuit inconsciente, ô nuit divine,
    O chaos paisible et profond
    Où un jour, d'un choc vagabond,
    Mon être en le temps prit racine.
    Néant électrique et vital,
    Refuge premier, lieu natal
Qui m'as caché sous tes ombres secrètes,
    Pendant qu'avec un calme amour,
    Sur l'atome à peine créé,
    Travaillaient des forces secrètes.

MON AME

Mon âme en moi n'était qu'une lumière vague
Où jamais un éclair, de sa brillante dague,
Ne perçait l'inconnu des formes, des contours,
Le tourment des désirs, le poids de la pensée.

. . . .

Mais tu t'ouvris dans la secousse et dans les pleurs,
En faisant à la vie un chemin de douleurs.

. . . .

C'étaient mes propres gémissements que d'avance
Ton doux coeur maternel ululait sans espoir.

. . . .

Mon âme, vous m'apparteniez si peu!
La chaîne ombilicale vous retenait
A l'âme universelle,
Diffuse comme une lueur polaire,
Premier soupçon du jour,
Nuit traînant un reflet.

WHEN YOU

When you got me with that fake pearl
I was as good as the average girl.
And then you pulled a line so soft
That I met you in the hayloft.

After all you'd gotten,
Honest, Louie, you have acted sotten.
You pulled a line so hot
You had me flying all over the lot.

VII

POÈMES PERDUS

LES DEICIDES

Ce poème n'existe plus. Le 30 avril 1938 Dantin écrivait à Germain Beaulieu: "Certainement, j'ai connu, et bien connu, Emile Nelligan avant la catastrophe: au moins deux ans avant, peut-être davantage. Je le dis d'ailleurs expressément tout au début de ma préface. Je ne sais plus guère à quelle occasion précise nous nous rencontrâmes d'abord. Je crois qu'il vint m'apporter une pièce de vers pour une petite revue religieuse que je dirigeais alors: j'étais encore dans cette communauté que vous savez. Je m'intéressai tout de suite à son talent manifeste, et l'invitai à revenir me voir. Nous fûmes depuis lors très bons amis, et je ne crois pas qu'il ait composé rien sans venir me le dire. Cette pièce, *Les Déicides,* qui figure dans ses oeuvres, c'est à ma suggestion qu'il la composa; bien plus, *en compétition avec moi.* Je la lui demandai pour mon "*Messager*" en lui en traçant le sujet; mais je m'essayai, en attendant, à la

faire moi-même, décidé à choisir la meilleure des deux. Quand je les comparai, la mienne me parut si pâle que je la jetai d'emblée au panier. Pas tout à fait d'emblée, car je consultai d'abord J.-B. Lagacé, qui fut pleinement de mon avis, et qui s'en souviendrait peut-être. Je crois être un des derniers qu'ait visité Nelligan avant le choc qui le terrassa, et je me rappelle l'émotion que j'en ressentis".

Comme le poème de Nelligan parut dans la livraison d'octobre 1898 du *Petit Messager du Très Saint Sacrement,* on peut placer en août ou en septembre la composition de celui de Dantin.

JEAN - PIERRE

Aurait été composé à l'occasion de la naissance de Jean-Pierre Henrion, qui fut baptisé le 22 avril 1930, et à la demande de la grand-mère de l'enfant, Charlotte Beaufaux. Je n'ai pu retrouver ce poème dont j'ignore le titre et que je crois perdu.

VIII

IMITATIONS DE L'ANGLAIS

CONRAD AIKEN
STEPHEN VINCENT BENÉT
SARAH CLEGHORN
ROBERT TRISTRAM COFFIN
AMY LOWELL
EDNA ST. VINCENT MILLAY
OGDEN NASH
LEONORA SPEYER
HENRY CLAY WORK
HANS ZINSSER

CONRAD AIKEN

The Day Ended

Look at the stars, Festus, treader of kingdoms,
You who carried the world like a bird in a cage,
You whose heart is a desert, gaunt with winter,
You whose sword in youth was a sevenfold lightning
Now worn and green with age !
Look! the immortals once more in the sky of your heart,
The immortals you scorned and forgot,
Walk in the dim blue gardens softly apart
To a music you taught them not! . . .

Regarde les étoiles, Festus,
Qui foulais aux pieds les royaumes;
Toi qui portais le monde comme un oiseau en cage;
Toi dont la jeune épée était une foudre à sept tranchants.
Elle gît maintenant émoussée,
Et ton coeur est un sable endurci par l'hiver.
Vois! de nouveau les immortels marchent à l'horizon,
Les immortels que tu as méprisés et niés.
Ils marchent dans les jardins obscurcis et bleuâtres
Au son d'une musique inouïe.

STEPHEN VINCENT BENET

John Brown's Body

Bury the South together with this man,
    Bury the bygone South.
Bury the minstrel with the honey-mouth,
Bury the broadsword virtues of the clan,
Bury the unmachined, the planters' pride,
The courtesy and the bitter arrogance,
The pistol-hearted horsemen who could ride
Like jolly centaurs under the hot stars.
Bury the whip, bury the branding-bars,
    Bury the unjust thing
That some tamed into mercy, being wise,
But could not starve the tiger from its eyes
Or make it feed where beasts of mercy feed.
Bury the fiddle-music and the dance,
The sick magnolias of the false romance
And all the chivalry that went to seed
    Before its ripening.

Avec cet homme enterrez le Sud du passé;
Enterrez le ménestrel mielleux
Et le porteur d'épée vantard;
Enterrez l'orgueil du planteur,
Ses rêveries courtoises et son insultante arrogance;
Enterrez le fouet et le fer à marquer;
Enterrez toute la chose inique
Que d'aucuns, étant sages, tentaient d'apprivoiser,
Mais dont ils ne pouvaient éteindre l'oeil de tigre
Ni dompter la férocité.
Enterrez les violons et les danses,
Et les magnolias d'une fausse Arcadie,
Et toute cette chevalerie malade,
Fanée avant d'avoir mûri.

SARAH CLEGHORN

Quatrain

The golf links lie so near the mill
    That almost every day
The laboring children can look out
    And see the men at play.

Le champ de golf est si près de l'usine
Que les enfants, de leurs machines,
Peuvent, rien qu'en levant les yeux,
Suivre les hommes à leurs jeux.

ROBERT TRISTRAM COFFIN

A Boy, A Lake, A Sun

My little boy, the vast, still lake,
And the big low sun
Keep each other company,
Now the day is done.

The child is quiet, and his curls
Are full of evening light,
He sits in utter confidence
On the edge of night.

A little golden bubble cast
Up from eternity,
The sun is just as much his friend
As the evening bee.

He does not know that he is small
Or different or apart,
The sun is not a grander thing
Than a daisy's heart.

But he is pleased to have me come
And moves to let me sit
Beside him and the setting sun,
And I am proud of it.

Un Enfant, Un Lac, Un Soleil

L'enfant, le lac profond et vaste,
Et le grand soleil qui descend,
Naïvement causent ensemble
A cette heure où le jour finit.

L'enfant est tranquille, et ses mèches
Luisent des reflets du couchant;
Il joue, assis en confiance,
Sur l'étroit rebord de la nuit.

Petite bulle d'or errante
Par les espaces éternels,
Le soleil est son ami comme
La mousse, l'abeille ou l'oiseau.

Il ne sait pas qu'il est petit
Ou différent des autres êtres;
L'astre pour lui n'est pas plus grand
Que le coeur de la marguerite.

Mais il aime à me voir venir,
Et, souriant, il me fait place
Entre lui et le beau soleil;
Et je me sens fier jusqu'aux larmes.

AMY LOWELL

A Rhyme Out Of Motley

I grasped a thread of silver; it cut me to the bone —
I reached for an apple; it was bleak as a stone —
I reached for a heart, and touched a raw blade —
And this was the bargain God had made
For a little gift of speech
Set a cubit higher than the common reach,
A debt running on until the fool is dead.

J'ai saisi un fil d'argent, et il m'a coupée jusqu'à l'os;
J'ai cueilli un fruit à la branche, et il était dur comme
[une pierre;
J'ai tendu la main vers un coeur, et j'ai touché une lame
[vive.
C'est le marché que m'a imposé Dieu.
Pour un don de langage dépassant la ligne d'une coudée,
C'est la dette que l'insensée devra payer jusqu'à la mort.

EDNA ST. VINCENT MILLAY

Moriturus

Withstanding Death
  Till Life be gone,
I shall treasure my breath,
  I shall linger on.

I shall bolt my door
  With a bolt and a cable;
I shall block my door
  With a bureau and a table;

With all my might
  My door shall be barred.
I shall put up a fight,
  I shall take it hard.

With his hand on my mouth
  He shall drag me forth,
Shrieking to the south
  And clutching at the north.

Mort, je te renierai jusqu'à l'entier épuisement.
Je te retarderai en ménageant mon souffle,
Je barrerai ma porte d'un verrou et d'une chaîne;
Je la barricaderai d'un bureau et d'une table;
De toute ma force je pousserai contre elle.
Oui, ce sera une lutte, tu ne m'auras pas aisément.
Il faudra que, la main sur ma bouche,
Tu me traînes après toi,
Me cramponnant au nord
Et hurlant vers le sud.

To The Not Impossible Him

How shall I know, unless I go
To Cairo and Cathay,
Whether or not this blessed spot
Is blest in every way?

Now it may be, the flower for me
Is this beneath my nose;
How shall I tell, unless I smell
The Carthaginian rose?

The fabric of my faithful love
No power shall dim or ravel
Whilst I stay here, — but oh, my dear,
If I should ever travel!

Comment saurais-je, à moins que d'être allé
A Allabahad et au Caire,
Si le lieu béni que j'habite
Est béni entre tous les lieux?

Il se peut que la fleur de mon destin
Soit celle qu'à l'instant je respire;
Mais comment le savoir, à moins d'avoir humé
La rose qui croît à Carthage?

Le beau tissu de mon fidèle amour,
Rien au monde ne peut le rompre
Tant que je suis ici;
Mais, cher, si jamais j'allais en voyage!

OGDEN NASH

A Child's Guide To Parents

The wise child handles father and mother
By playing one against the other.

Don't! cries this parent to the tot;
The opposite parent asks, Why not?

Let baby listen, nothing loth,
And work impartially on both.

In clash of wills, do not give in;
Good parents are made by discipline;

Even a backward child can foil them,
If ever careful not to spoil them.

Does Daddy his precious glasses grudge?
Remember you are the proper judge.

Does Mummy remove the scissors hence?
Fail not to chide her impudence.

Woe to the weakling lad or lass
Who lets a slight or insult pass!

Woe to the spineless, falling heir unt
To a headstrong, wayward parent!

But joy in heaping measure comes
To children whose parents are under their thumbs.

L'enfant sage sait, en bon apôtre,
Jouer père, mère, l'un contre l'autre.

L'un des deux dit: "Ne fais pas ça."
L'autre demande: "Pourquoi pas?"

Toi, bébé, écoute patiemment
Et décide à ton agrément.

Ne souffre pas qu'on te domine:
Les bons parents veulent une discipline.

Papa te réclame-t-il ses lunettes?
Tu es juge, rappelle-toi, de cette requête.

Maman t'enlève-t-elle les ciseaux?
Rebiffe-toi, proteste bien haut.

Malheur à l'enfant sans ressort,
Qui souffre une insulte ou un tort.

Mais la joie incessante mousse
Pour qui tient les vieux sous son pouce.

One Third of a Calendar

In January everything freezes.
We have two children. Both are she'ses.
This is our January rule:
One girl in bed, and one in school.

In February the blizzard whirls.
We own a pair of little girls.
Blessings upon of each the head —
The one in school and the one in bed.

March is the month of cringe and bluster.
Each of our children has a sister.
They cling together like Hansel and Gretel,
With their noses glued to the benzoin kettle.

April is made of impetuous waters
And doctors looking down throats of daughters.
If we had a son too, and a Samoyed,
We'd have a dog,
And a boy,
And two girls
In bed.

Un tiers du Calendrier

En janvier, tout grelotte et gèle.
Nous avons deux enfants: ce sont deux "elles".
La règle aussitôt s'établit:
Une fille à l'école et l'autre au lit.

En février l'ouragan grésille.
Nous avons une paire de petites filles.
Chaque jour d'un rhume est empli:
Celle à l'école et celle au lit.

Mars est de trombes l'annonceur.
Chacune de nos filles a une soeur.
Constamment leur nez se rejoint
Au-dessus de la vapeur du benjoin.
En avril les ruisseaux fourmillent.
Les docteurs examinent la gorge de nos filles.
Si nous avions un fils, et un chien aussi,
Nous aurions dans la famille
Un toutou,
Un garçon,
Deux filles
Au lit.

The Japanese

How courteous is the Japanese;
He always says, "Excuse it, please."
He climbs into his neighbor's garden,
And smiles, and says, "I beg your pardon";
He bows and grins a friendly grin,
And calls his hungry family in;
He grins, and bows a friendly bow :
"So sorry, this my garden now".

Le Japonais est poli à souhait.
Il dit toujours: "Excusez-moi, s'il-vous-plaît".
Il foule vos platebandes avec abandon,
Et dit: "Je vous demande pardon".
Saluant, souriant, il appelle sa famille,
Et ils s'installent sous vos charmilles.
Puis, toujours gracieux, courtois:
"J'en suis fâché, ce jardin est à moi".

The Egg

Let's think of eggs.
They have no legs.
Chickens come from eggs
But they have legs.

The plot thickens;
Eggs come from chickens,
But have no legs under 'em.
What a conundrum!

Méditons le sujet des oeufs.
Ils n'ont pas de pattes sous eux;
Mais les poulets qui naissent des oeufs
En ont deux.
Ici l'intrigue se corse:
Les oeufs proviennent des poulets
Et sans pattes ils sont au complet.
Quelle énigme!

The Kitten

The trouble with a kitten is
THAT
Eventually it becomes a
CAT.

Minet joli, fine frimousse,
Tu n'as
Qu'un seul défaut:
C'est qu'en toi pousse
Un chat.

The Ant

The ant has made himself illustrious
Through constant industry industrious.
So what?
Would you be calm and placid
If your were full of formic acid?

La fourmi s'est rendue fameuse
Par son activité industrieuse.
Eh bien, quoi?
Seriez-vous placide, apathique,
Si vous suintiez l'acide formique?

The Cobra

This creature fills its mouth with venum
And walks upon its duodenum.
He who attempts to tease the cobra
Is soon a sadder he, and sobra.

Le cobra distille un puissant venim
Et marche sur son duodenum.
Quiconque s'avisera d'agacer le cobre
En sera plus triste et plus sobre.

The Turtle

The turtle lives 'twixt plated decks
Which practically conceal its sex.
I think it clever of the turtle
In such a fix to be so fertile.

La tortue habite un étui blindé
Où tous ses organes sont emprisonnés.
C'est un animal extrêmement habile,
Ainsi empêché, d'être si fertile.

LEONORA SPEYER

Let Not My Death be Long

Let not my death be long,
But light
As a bird's swinging;
Happy decision in the height
Of song —
Then flight
From off the ultimate bough!
And let my wing be strong,
And my last note the first
Of another's singing.
See to it, Thou.

Oh! que ma mort soit brève,
Légère comme un envol d'oiseau:
Une décision soudaine prise au milieu d'un chant.
Que mon aile ne soit pas tremblante
Et que ma dernière note soit la première d'une chanson neuve.
Veuille faire en sorte, ô Toi!

HENRY CLAY WORK

Grandfather's Clock

My grandfather's clock was too large for the shelf,
  So it stood ninety years on the floor;
      Tick, tock.
It was taller by half than the old man himself,
  Though it weighed not a pennyweight more.
      Tick, tock.
It was bought on the morn of the day that he was born
  And was always his treasure and pride.
But it stopped short — never to go again —
  When the old man died.

    Ninety years without slumbering,
      Tick, tock, tick, tock,
    His life-seconds numbering,
      Tick, tock, tick, tock.
    It stopped short — never to go again —
      When the old man died.

In watching its pendulum swing to and fro
  Many hours had he spent while a boy;
      Tick, tock.
And in childhood and manhood the clock seemed to know
  And to share both his grief and his joy,

Tick, tock,
For it struck twenty-four when he entered the door
With a blooming and beautiful bride.
But it stopped short — never to go again —
When the old man died.

My grandfather said of those he could hire,
Not a servant so faithful he found,
Tick, tock,
For it wasted no time and had but one desire,
At the close of each week to be wound.
Tick, tock,
And it kept in its place — not a frown upon its face,
And its hands never hung by its side;
But it stopped short — never to go again —
When the old man died.

It rang an alarm in the dead of night —
An alarm that for years had been dumb.
Tick, tock,
And we knew that his spirit was pluming for flight,
That his hour for departure had come.
Tick, tock.
Still the clock kept the time with a soft and muffled chime
As we silently stood by his side;
But it stopped short — never to go again —
When the old man died.

Depuis des ans, des ans,
L'horloge de grand-père
Marque les minutes et les heures,
Sans trève répétant: tic, toc, tic;
D'un pas toujours égal, tic, toc, tic,
Et si vieille, vaillante encor,
Elle nous réveille et nous endort:
Tic, toc, tic, toc, tic.

Elle l'a vu naissant,
Elle l'a vu jeune homme;
Tous ses bonheurs, toutes ses peines,
Elle les a comptés, tic, toc, tic,
Comme les partageant, tic, toc, tic,
Aussi deligente au labeur
Que les battements de son coeur,
Tic, toc, tic, toc, tic.

Le jour qu'entra dans la maison
L'épouse jeune et bien-aimée,
Elle la reçut, tic, toc, tic,
D'un rythme bruyant, tic, toc, tic,
Et, d'un essor capricieux,
Sonna vingt-quatre coups joyeux,
Tic, toc, tic, toc, tic.

HANS ZINSSER

Now is death merciful. He calls me hence
Gently, with friendly soothing of my fears
Of ugly age and feeble impotence
And cruel disintegration of slow years.

Nor does he leap upon me unaware
Like some wild beast that hungers for its prey,
But gives me kindly warning to prepare:
Before I go, to kiss your tears away.

How sweet the summer! And the autumn shone
Late warmth within our hearts as in the sky,
Ripening rich harvests that our love had sown.

How good that 'ere the winter comes, I die!
Then, ageless, in your heart I'll come to rest
Serene and proud, as when you loved me best.

Que cet été fut doux! et que l'automne a rayonné
D'une chaleur tardive en nos coeurs comme dans l'azur,
Mûrissant les moissons semées par notre amour!

Qu'il est bon que je meure avant que l'hiver vienne!
Car alors sans âge dans vos coeurs je reposerai,
Serein et fier comme aux jours où vous m'aimiez le mieux.

IX

NOTES EXPLICATIVES

NOTES EXPLICATIVES

Les poèmes marqués d'un astérique sont ceux que Dantin destinait à la publication sous le titre de *Poésies Inédites.*

Chanson Intellectuelle * — Refusée par Albert Lévesque pour le *Coffret de Crusoé* en 1932. Imprimée à 200 exemplaires pour le compte de cet éditeur en décembre 1932.

Chanson Javanaise * — Imprimée à 52 exemplaires par les soins d'Alfred Desrochers à la *Tribune* de Sherbrooke en décembre 1929.

Chanson Citadine * — Refusée par Albert Lévesque en 1932. Imprimée à 56 exemplaires par les soins d'Alfred Desrochers à la *Tribune* de Sherbrooke en décembre 1930.

La Complainte du Chômeur * — Manuscrit. Parut dans le *Jour* du 16 avril 1938, mais amputée de plusieurs vers. Un des manuscrits de Rosaire Dion-Lévesque contient ce quatrain qui manque à la version du *Jour* et à la mienne:

C'est chimère à notre âme ancienne
Que d'ordonner la vie humaine,
Mais tout sourit au noble effort
    D'organiser la mort.

Chanson Funéraire * — Copie à la machine corrigée par Dantin.

A Une Belle Masseuse * — Pièce manuscrite. Ce poème porta aussi le titre de *Chanson Suédoise.* La pensée en épigraphie est tirée des manuscrits de Dantin.

Stance Païenne * — L'épigraphe est tirée des manuscrits de Dantin. J'ai deux manuscrits de ce poème et au verso

de l'un d'eux se trouvent les quatre dernières strophes de *Pour le Journal "La Semaine"*, dont la suivante omise dans la version du *Coffret de Crusoé* et qui s'adresse au fondateur du journal Gustave Comte:

> Mais en cas pareil, mon vieux comte,
> Pour réjouir quelques bedeaux,
> Va, je t'en conjure et j'y compte,
> Ne va pas tendre l'autre. . . dos.

Ce poème avait paru dans le troisième et dernier numéro du journal, le 24 juillet 1909, sous le titre de *Bienvenue à la Semaine* et sous le pseudonyme de Lucien Danet.

Litanie-Symbole * — Pièce manuscrite. Ce poème s'est aussi appelé *Litanie* et *Chanson Symbolique*. La pensée en épigraphe est tirée des manuscrits de Dantin.

Joies du Ciel — Composé vers 1880, pendant ses années de Belles-Lettres ou de Rhétorique. Mis à jour par le P. Yves Garon, A.A. Reproduit avec la bienveillante permission des autorités du Collège de Montréal.

Les Trente Deniers — Paru dans *Les Débats* du 30 septembre 1900. Retrouvé par le P. Yves Garon.

La Femme Idéale * — A porté les titres suivants: *Eve Suprême, Eve Parfaite, Celle que j'aime*. Poème assez ancien puisqu'il est cité en partie dans une lettre à Germain Beaulieu du 16 novembre 1918.

A Clovis Duval * — Manuscrit. Poème composé après la réception des *Aspects* que le Dr Duval lui avait envoyés en novembre 1936.

Alchimie * — Paru dans *Les Idées* de juillet-août 1938.

L'Heure de l'Ame * — Dans *Les Idées* de décembre 1938.

Pour le dernier numéro de "L'Avenir" — Paru dans *L'Avenir* du 21 octobre 1900 avec harmonisation de Frédéric Pelletier. Le titre, écrit de la main de Dantin, porte bien *dernier numéro*. En réalité, c'est dans le *premier* numéro que parut ce poème, comme l'a découvert le P. Garon au cours de ses recherches sur Dantin. La coupure qu'en a gardée Dantin, montée sur papier fort, porte au verso un sonnet signé Louis Dantin et intitulé *Eucharistie*. Il s'agit du premier état d'un poème qui fut alongé d'un autre sonnet et publié dans *Le Petit Messager du Très Saint Sacrement* (février 1899) sous le titre de *Ima Summis*.

Complainte sur un arrangement d'un air ancien * — Manuscrit avec musique. Chantée à Lewiston, Maine, le 1er octobre 1933. S'est appelée *Complainte sur un air ancien, Complainte à la manière du XVIIIe siècle, Complainte sur un air orphelin* (dans *L'Avenir du Nord*, 7 octobre 1938). Le manuscrit est accompagné de cette note: "Complainte sur un air ancien (ou pseudo ancien), car je crois l'avoir inventé, d'après d'obscures réminiscences".

Sur une Mazurka de Chopin * — Manuscrit. Paru dans *l'Avenir du Nord*, 29 juillet 1938. Cette mazurka de Chopin joue dans la vie de Dantin le même rôle que la "petite phrase de Vinteuil" dans l'oeuvre de Marcel Proust.

December Blues — Manuscrit avec harmonisation de Dantin. Date de composition inconnue.

Cantate pour les Ursulines — Manuscrit. Le titre complet est: *Cantate pour le Tercentenaire de l'arrivée des Ursulines et des Hospitalières.* Achevée en février 1939. Composée à la demande du Dr Georges Boucher dont la fille Marcelle, en religion Soeur Marie de l'Incarnation, est religieuse Ursuline à Québec. Chavigny Boucher, le fils de docteur, devait en composer la musique.

La Famille Beaufaux — Composé à Bruxelles après le retour du P. Alphonse Beaufaux, S.S.S., du couvent de Marseille en 1893.

Un autre "Poème de Bois" pour Jeannot * — Manuscrit. Inspiré à Dantin par une photo représentant Jean, fils de Rosaire Dion-Lévesque, trônant sur son bourdalou. *Poème de bois* réfère au recueil que R.- Dion-Lévesque préparait alors sous le titre de *Petits Poèmes de Bois,* mais qui parut sous celui de *Jouets* en 1952.

Acrostiches — Manuscrit. Les deux premiers sont sur le nom de Charlotte Beaufaux. L'un fut inscrit sur l'album de Charlotte le 30 avril 1893; l'autre est censément de la même époque. Les quatre derniers sont sur la famille Brisset des Nos. A la mi-août 1938, Eugénie Brisset des Nos, en villégiature à Old Orchard, dans le Maine, décida à rendre visite à son frère qu'elle n'avait pas revu depuis 30 ans. Elle était accompagnée de ses deux fils, Louis, médecin, et André, ingénieur civil, et de ses deux filles, Jeanne et Françoise. "Mes nièces, raconte Dantin, se mirent après moi pour me faire faire des acrostiches sur leur nom et sur celui d'une de leur soeur qui est religieuse. Il fallut donc que je m'attelle, par cette chaleur, à ces divertissements puérils et démodés".

Fragments de Poèmes — Ces fragments n'ont pas de titre. L'*incipit* m'en a tenu lieu. *Mon âme* et O *Nuit* appartiennent peut-être à un même poème.

Conrad Aiken — De son poème *The Pilgrimage of Festus,* tiré de *Selected Poems,* Charles Scribner's and Sons, New-York, 1929. Reproduit avec la permission de Brandt and Brandt, représentants littéraires du poète. Les vers de Dantin parurent dans *Le Jour,* 13 septembre 1941.

Stephen Vincent Benét — *John Brown's Body,* Livre VIII, Farrar and Rinehart, New-York, 1929. Reproduction autorisée par Mme Rosemary Carr Benét, veuve du poète. Les vers de Dantin parurent dans *Le Jour* du 13 septembre 1941.

Sarah Cleghorn — De son poème *Through the Needle's Eye* paru dans *Portraits and Protests,* Henry Holt and Co., New-York , 1917. La traduction de Dantin parut dans *Le Jour,* 28 janvier 1939.

Robert Tristram Coffin — De son livre *Strange Holiness,* Macmillan Company, New-York, 1935. Reproduit avec la permission de la famille du poète. Le poème de Dantin se trouve dans *Le Jour* du 13 septembre 1941.

Amy Lowell — De son poème *A Rythme Out of Motley* paru dans *What's O'Clock.* Reproduction autorisée par Houghton Mifflin Company, Boston. Pour les vers de Dantin, voir *Le Jour* du 13 septembre 1941.

Edna St. Vincent Millay — Ces deux pièces sont tirées de *Collected Poems,* Harper and Brothers, New-York, et reproduites avec la bienveillante autorisation de Mme Norma Millay Ellis, soeur de Mme Millay-Boissevain. Les vers de Dantin parurent dans *Le Jour,* 28 janvier 1939 et 13 septembre 1941.

Ogden Nash — De son livre *The Face is Familiar,* Garden City Publishing Company, Inc., New-York. Les vers de M. Nash sont reproduits avec sa permission. Ceux de Dantin parurent dans *Le Jour,* 28 janvier 1939 et 28 juin 1941.

Leonora Speyer — De son livre *Fiddler's Farewell,* 1926. Les vers de Dantin se trouvent dans *Le Jour* du 13 septembre 1941.

Henry Clay Work — L'harmonisation de cette chanson est de John W. Schaum. Les vers de Dantin font partie de son roman *Les Enfances de Fanny.*

Hans Zinsser — De son autobiographie *As I Remember Him,* Little, Brown and Company, Boston, 1940, Reproduction autorisée par Mme Zinsser. Les vers de Dantin parurent dans *Le Jour* du 21 septembre 1940.

Table des matières